

**Radioscopie de la France :**

*Regards sur un pays traversé*

*par la crise sanitaire*

**BNF**

# LE VOYAGE IMMOBILE

Aurore Bagarry

<http://www.aurorebagarry.com>

# LE VOYAGE IMMOBILE

2022

Selon Simone de Beauvoir, la vieillesse est le moment du « jamais plus » : « Jamais plus je ne gravirai cette montagne, jamais plus je ne verrai telle ou telle chose... ». Quand le corps ne suit plus émergent des questions philosophiques : pourquoi rester en vie quand on est vieux aujourd'hui ? Pourquoi existe-t-on ? Pour ce sujet, *Le Voyage immobile*, je me suis installée pendant quelques mois dans un village des Pyrénées-Orientales, Prats-de-Mollo, situé sous le dernier col conquis par Franco pendant la guerre d'Espagne, le col d'Ares.

Des souvenirs de la Retirada de 1939, de l'exode rural entraîné par de grandes inondations et de la nostalgie d'un lieu de vie quitté pour vivre en Ehpad est apparue une série de portraits singuliers. Cette galerie de portraits, réalisée à la chambre 4x5inch, est mise en relation avec des paysages et accompagnée d'entretiens libres. Le mot retraite se déploie lentement, comme écart, isolement, séparation, repli, exil, exode, Retirada, asile, cachette, refuge et abri.

Cette série a été réalisée dans le cadre de la Grande Commande Photographique  
*Radioscopie de la France : Regards sur un pays traversé par la crise sanitaire*  
de la BNF et du ministère de la Culture, 2022.



Roger COROMINES, né en 1925 à Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales  
Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Roger Coromines, 13 mai 2022

« J'ai eu une très bonne jeunesse. Je ne me plains pas de ma vie. J'ai eu des parents extraordinaires. J'allais à l'école de Prats-de-Mollo. Mes parents étaient très gentils. Mon père a été maire de Prats-de-Mollo. Mon frère aussi a été impeccable. J'ai travaillé à la mairie. Les quatre maires que j'ai connus m'ont toujours fait confiance. Du fait que j'étais secrétaire de mairie, j'avais affaire à la population, qui était à l'époque très gentille. À mes débuts, il y avait beaucoup de personnes qui ne savaient ni lire ni écrire et qui venaient à la mairie pour leurs lettres, leurs affaires de famille. Il y a eu Joseph Vilalongue, Robert Holan, Pierre Noël et Joseph Albert. Tous les quatre m'ont fait confiance. La population, pareil. Il y avait beaucoup d'illettrés. "Roger, j'ai une lettre à faire." "Venez à la mairie à telle heure." Des fois, c'était des trucs... Ils s'embrouillaient entre eux. Mais je n'ai pas à me plaindre de mon passage à la mairie. »

### **Retirada**

« J'ai connu les grandes inondations, la Retirade. Les Espagnols sont partis, pourchassés par Franco. Il en passait des quantités à Prats. J'étais jeune, à ce moment-là. Ils dormaient un peu partout, n'importe comment. Ils ont souffert, les pauvres. On les a vus passer, se réfugier où ils pouvaient. Il y en a qui ont été arrêtés. Ils ont souffert, en tout cas. Il y en a qui passaient par le col d'Ares et qui ne savaient pas... Ils portaient des trucs qui leur étaient propres. Des fois, ils préféraient les jeter. Un jour, je me promenais dans la montagne et j'ai vu quelqu'un, un Espagnol. Il cherchait quelque chose. Je me suis approché. "Vous cherchez quelque chose ?" Il m'a expliqué. Il était venu dans ce coin, mais il ne se souvenait pas où exactement, apporter des choses qui lui appartenaient. Il ne les a pas retrouvées. Il y en avait qui en cachaient, en se disant "dans dix ans, on reviendra". Mais entre-temps, les gens de Prats, en se promenant, trouvaient ceci ou cela. Il y en a qui ont beaucoup perdu. Il se trouve que j'ai été présent pendant la Retirade et pendant les inondations. J'ai passé ma vie à Prats, alors... J'ai été secrétaire de mairie toute ma vie. »

### **Secrétaire de mairie**

« C'est toujours pareil... Je ne travaillais pas beaucoup à l'école. Je préférais faire des excursions. Je me suis mis avec un copain. L'instituteur nous a fait dégrader d'un grade. Il a dit : "Je ne m'en occupe plus." J'étais peut-être un peu bête... Il disait : "Vous avez un bon avenir." Un beau jour, j'étais descendu à Perpignan pour travailler. C'était au moment de la guerre. Il était prévu que j'aille dans une grande école à Lyon. Tout le monde me disait que je devais aller à l'école à Lyon, une grande école. Je suis allé à Perpignan pour commencer à étudier. On a commencé à me dire que c'était la guerre, que si j'allais à Lyon, je risquais de me faire prendre. On commentait dans les journaux qu'il y en avait beaucoup qui étaient arrêtés. J'avais l'examen pour partir à Lyon. Ça m'a découragé. Je me suis dit : "Il faut que tu rates ton examen." Ceux qui nous surveillaient, il y en avait qui avaient travaillé avec moi. J'étais là, je ne faisais rien. On me soufflait. Et moi, avec le crayon, je faisais... J'ai fait le sujet principal, rien d'autre. En sortant, ils m'ont dit : "Qu'est-ce qui s'est passé ?" "Il se passe que je vous dis au revoir, je m'en retourne à Prats-de-Mollo." Je ne sais pas ce que ça aurait donné. J'ai choisi Prats-de-Mollo. Comme quoi... Ils me prédisaient que j'aurais pu faire beaucoup plus. L'instituteur a été chic, quand même. Je me disais : "Tu l'auras vexé." Il a eu une nomination, responsable du secteur de Prats-de-Mollo, d'Amélie-les-Bains et de Céret. Un beau jour, il me téléphone : "Tu as trouvé du travail ? Tu veux venir avec moi à Céret ?

Tu seras mon secrétaire." J'ai été son secrétaire à Céret. Ça m'a fait plaisir parce qu'il ne m'en voulait pas d'avoir fait ça. Comme quoi, la vie, ça change. Moi, je ne me plains pas. Les maires que j'ai eus, j'en ai eu quatre, tous impeccables avec moi. Je ne peux que les remercier. Voilà ma vie. »



Paule VENDELLE née COLL, née le 25 mai 1931 à Toulon, Var

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Paule Vendelle Coll, 25 mai 2022

« Mon nom de jeune fille, c'est Coll. C'est un nom d'ici. Je suis d'origine catalane. Ma maman était corse. Ça fait deux choses bien différentes, avec des caractères assez prononcés. Mais enfin, ça va. Je suis née à Toulon. Mon père était dans la marine. Mon père est d'ici. Il s'appelait Gaston Coll. Ma maman était corse, de la région du nord de Bastia, de Santo Pietro di Tenda. Je suis allée en Corse, mais j'étais enfant. J'aimerais y retourner. J'ai des souvenirs assez précis, quand même, même si j'étais petite. Je suis née en 1931. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Le 25 mai 1931. »

### **Guerre 39-45 et décès de la mère de madame Coll**

« Il y a eu la guerre, en 1939-1940. Mon père a fait Dunkerque. Il était sur un bateau qui s'appelait... Ça va me revenir. J'ai des trous, comme ça. Il a fait Dunkerque. Le bateau est allé en Angleterre, dans le Nord. Ma maman était diabétique, elle était sous insuline. En 1940, on était à Toulon, chez mes grands-parents du côté de maman. Mon grand-père a dit : "Il vaut mieux que vous soyez à Prats, au village." Ce n'était pas encore occupé. C'était la zone sud qui n'était pas occupée par les Allemands. On est revenus ici. Ma maman, donc, était diabétique. On est venus pour la rentrée des classes. On ne trouvait plus d'insuline. Mon oncle, le frère de mon père, est allé à pied en Espagne pour voir s'il trouvait de l'insuline, mais comme il y avait eu la révolution, il n'en a pas trouvé. Le médecin de ma maman avait été réquisitionné. Il n'était pas à Prats. Il y avait seulement un médecin militaire. Il y avait une caserne ici, près de la poste. C'était la caserne militaire. Il n'y avait que ce médecin militaire. On ne trouvait plus d'insuline. Ça a commencé le 1er octobre. Elle est morte le 7, faute d'insuline. Mon père ne l'a pas su, évidemment, il était en Angleterre. En 1940, ce n'était pas facile de correspondre. Elle est morte le 7 octobre, et le 17 octobre, il y a eu les inondations. »

### **Les inondations de 1940**

« Une pluie torrentielle, une pluie très forte qui a fait des éboulements. Cette maison a été emportée. Ce pont a été emporté. Il y a une passerelle, maintenant. Cette maison, c'était une usine. Je ne sais plus ce qu'ils y faisaient... C'était une usine d'espadrilles. Le pont a été emporté. Les maisons qui étaient de ce côté... Je ne sais pas s'il y a les photos. Il y avait même des enclumes. Vous voyez ce que c'est ? Elles ont été emportées par le torrent. Vous vous rendez compte ? Des bœufs ont été emportés, des vaches. Les moutons, n'en parlons pas. C'était fou. »

« Ma maman est morte le 7. Ça a commencé le 16 et ça a duré trois jours. À La Preste, à l'établissement thermal, un médecin qui descendait un escalier a été emporté par la tornade, par de l'eau. On l'a retrouvé à Argelès-sur-Mer, je crois. C'était épouvantable. C'était dix jours après la mort de ma maman. J'avais neuf ans, à l'époque. Je m'en souviens bien. Les enfants, vous savez ce que c'est, on est curieux. On désobéissait, on voulait voir. On s'approchait des fois un peu trop de ce cours d'eau qui était violent. Pas au bord, quand même, on n'était pas fous, mais on était curieux. Le grand pont d'Espagne était nouveau. Il devait avoir deux ou trois ans. Ici, on l'appelle le Pont neuf. Et voilà. Ce sont des souvenirs difficiles. »

### **Retour du père de madame Coll**

« Mon papa était à Liverpool. Son bateau avait fait Dunkerque, il avait pu voguer dans le nord de

l'Angleterre. Comment il l'a su, je n'ai jamais su exactement. Ma grand-mère connaissait un sénateur. Elle était d'une famille connue. La famille connaissait un sénateur qui a pu le renseigner. Mon père est revenu au mois de mai 1941. Il est venu par le Portugal, il a été rapatrié. Le bateau était toujours à Liverpool. Je ne sais pas, ils l'ont gardé. Comme les inondations avaient coupé toutes les routes, il est rentré au mois de mai et toute la famille est allée le chercher à pied au Tech. Vous voyez le village ? On est allés le chercher à pied. Les inondations avaient emporté la route. Elle n'était pas encore refaite. »

« Ensuite, papa s'est remarié. J'aimais beaucoup ma belle-mère, elle était très gentille. Avec mon frère, nous sommes repartis à Toulon. Mon père est venu nous chercher. La France n'était pas encore entièrement occupée, il n'y en avait qu'une partie. En 1942, la zone sud a été envahie de nouveau par les Italiens, qui étaient en collaboration avec l'Allemagne. La flotte de Toulon qui restait, puisqu'une partie était partie au Maroc... Il y avait un bateau, le *Strasbourg*, qui s'est sabordé. Ça faisait un bruit terrible. Mon père a vu ça alors qu'on venait de faire la rentrée des classes en 1942 et nous a fait revenir ici. Avec mon frère, on a voyagé avec le frère de ma belle-mère. Mon père ne pouvait pas bouger, il était revenu à Toulon. C'est le frère de ma belle-mère, la femme de mon père donc, qui nous a accompagnés ici. Voilà. On a été ballottés comme ça avec mon frère. Un jour on était là, un jour on était à Toulon, un jour on était là... »

« Mon père est originaire de Prats-de-Mollo. Son père venait de Catalogne du Sud. Mon grand-père était venu pour construire l'école dans les années... Je ne sais pas. Mon père est né en 1907, donc au début du siècle. Il a rencontré ma grand-mère, ils se sont mariés. Mon père, c'est l'aîné de la famille. Gaston, il s'appelait. Il y a eu après une sœur, Anna, une autre sœur, Aline, un frère, Jean, et encore une fille, Paulette. Elle a dû être ma marraine, puisque je m'appelle Paule. Avec mon frère, on a été ballottés un peu ici, un peu là. Ma belle-mère était chanteuse d'opéra. Mon père adorait ça. Quand il s'est remarié, elle a commencé à chanter. Mon père aimait beaucoup l'opéra. Elle a fait du théâtre à Toulon. Mon père était revenu à Toulon, à la base. C'était son port d'attache avant la guerre. Il n'était plus sur un bateau mais dans une caserne. La marine était sur place, il n'y avait pas de bateau. Quand les Allemands sont arrivés dans la zone sud, on est revenus ici avec mon frère. On a voyagé tous les deux, seuls. Il y avait du monde. Le premier Allemand que j'ai vu avait arrêté un jeune marin qui avait essayé, à la gare de Toulon, de s'échapper. C'est le premier Allemand que j'ai vu de près. Il avait arrêté un jeune marin qui était nu-pieds. C'était au mois de novembre. Il était nu-pieds avec un t-shirt... Je ne sais pas comment il s'est trouvé là. Peut-être qu'il voulait partir. »

### **Une vie ballottée**

« Avec mon frère, on a été ballottés d'une ville à l'autre. On est revenus ici, on repartait. Ça dépendait de l'humeur de mon père et de sa nouvelle femme. C'est une vie avec plein de voyages. Ma belle-mère était au théâtre de Bordeaux. C'était après la Libération. Il y avait un appartement. Comme elle voyageait beaucoup et mon père aussi, avec elle... Je l'aimais beaucoup, quand même. Elle était très gentille, mais son occupation, c'était de chanter de l'opéra. Moi, j'étais en pension à Pessac, à côté de Bordeaux, chez les religieuses. Mon frère était avec une amie de mes parents, de mon père et de ma belle-mère, qui s'occupait de lui. Il a continué un peu l'école. Après, quand on est revenus ici, on n'a fait que des allers-retours. C'était l'époque, après la guerre de 40. »

« Je ne suis pas allée en Espagne pendant la guerre. C'était toujours sous la dictature de Franco.



C'est celui qui a régné le plus longtemps. C'était un ami d'Hitler et de Mussolini. Il est mort dans les années 70 alors que l'Espagne était sous un régime vraiment particulier. Avec mon frère et mon oncle, on est allés à Camprodon, après la guerre. On est allés voir la famille de mon grand-père à Molló par la montagne, par le col d'Ares. On marchait. On avait l'habitude. Mon grand-père était de Molló, un village. J'ai connu mon arrière-grand-mère, la mère de mon grand-père. Elle était en noir, avec la robe longue. Elle venait à pied et sous ses jupons, elle portait du ravitaillement pendu à la ceinture. Elle traversait la montagne comme ça. Je l'ai connue. »

« Pendant la guerre, en 1940, mon oncle est allé trouver de l'insuline pour ma maman, mais je crois qu'il n'avait pas trouvé grand-chose. Et voilà. Elle est morte faute de médicaments. Elle avait trente ans. Mon père l'a su, je ne sais pas comment. Ma grand-mère était d'une famille. Le bar Chez Fafan's sur la place appartenait à mon arrière-grand-père. Le frère aîné de ma grand-mère, Xatar, a pris la succession. Ça a été vendu et c'est un jeune qui a repris, un certain M. Hollande, en 1936. La maison familiale, c'est derrière la mairie. Il y a une grande maison jaune avec des volets verts. C'est la maison de famille où j'ai grandi. Quand je n'étais pas à Toulon, j'étais là. Quand je n'étais pas là, j'étais ailleurs. Avec mon frère, on n'a fait que des allers-retours. On apprend à vivre comme ça. Mais ce n'est pas évident, quand on est enfant. »

### **Coronavirus**

« J'ai été vaccinée quatre fois, deux fois à Céret. La troisième, c'est mon médecin qui me l'a faite ici et la quatrième, c'était à la pharmacie. Les confinements se sont bien passés. Il y a eu quand même des morts, ici. Il y a eu des personnes âgées qui n'ont pas fait de vaccin... Il y a eu quelques décès. »

### **Descendance**

« J'ai été mariée deux fois. J'ai un fils d'un premier mariage. Son papa est décédé. Il était plus âgé que moi. Il était belge. Je me suis remariée avec Gérard Vendelle, qui était un peu plus jeune que moi. On a eu une fille. Elle vit maintenant au Portugal. Elle était là il y a huit jours. Mon fils, Roland, a quatre garçons. Ma fille n'a pas d'enfants. Elle n'a pas pu en avoir. J'ai un petit-fils que je n'ai pas vu depuis longtemps. Il a vingt-sept ans. Il s'est marié plusieurs fois. On est les rois du divorce, dans Prats. Il a vécu au Maroc. Il a connu une Marocaine. Il a eu trois enfants. Je crois qu'il est à Nice. Il y en a un autre à Toulouse. Le plus jeune est avec sa maman, au Maroc. Il doit avoir quatorze ans. L'aîné, d'un premier mariage, a vingt-huit ans, quelque chose comme ça. Avec la Marocaine, l'aîné a dix-neuf ans. Après, il y a Chouchou. Il est à Toulouse. Il fait des études, il est très fort. Il veut être dans la médecine. Les stages, il les fait dans les crèches. »



Jean GUISET, né le 2 avril 1935 à Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

Entretien avec Jean Guisset, 30 mai 2022

*Jean Guisset a eu un AVC et parle avec difficulté. Il m'a confié son cahier où il a écrit ses mémoires pendant son confinement.*

Mémoires et témoignages de souvenirs vécus par Jean Guisset de Saint-Martin-Can « Côte-Alis » sur une partie du XX<sup>e</sup> siècle et les traumatismes qui m'ont frappé l'esprit et marqué tels que la Retirade, les inondations de 1940 et 1942 et la grande guerre 1940-1945, la restauration des terrains en montagne avec des reboisements suivis par trois années d'élu municipal avec la restructuration du village.

## **Généalogie**

*« Moi, Jean Guisset, né le 2 avril 1935, dont l'origine généalogique remonte par mes archives datant du 23 septembre 1405 concernant la sacristie de Prats, acte écrit en catalan de l'époque, et d'une autre concernant la famille D'Anglada alors propriétaire du Mas Figüeres jusqu'aux Aplagados (vallée de la Coumelade) du 28 décembre 1569 et à partir de 1600 avec l'union des anciennes familles pratéennes, certaines disparues : Bernard, Nou, Moly, Trescases, Planas, Saquer, Delclos, Cassu, Lafaye, Maillard, Rondony, Colomer, D'Anglada en 1569. Boixeda, Coder, Bourrat, Esperiquette et Alis dont Gaudérique, un de mes anciens grands-pères côté maternel, était en 1791 gardien de génie, entrepreneur des fortifications de Prats et de Fort-les-Bains, propriétaire du mas de Can Sors de Pouillangarde, du presbytère et de la maison annexe le Collet servant d'école communale jusqu'en 1907 ; achetée à l'abbé Louis Vidal, curé de Canohès le 17 juillet 1789 puis qui appartient en 1826 par héritage à André Alis, horloger, créancier et greffier honoraire, marié avec Elisabeth Boixeda, puis à sa fille Sabine Angélique Claire Alis qui épousa Côte Guisset. Maison qu'ils habitèrent par héritage ainsi que mes grands-parents, où est né mon père en 1905 jusqu'à la construction en 1908 de l'ancienne maison aujourd'hui restaurée dite "Can Comalis". » Mon arrière-arrière-grand-père s'appelait Côte Guisset. Il s'est marié avec une fille Alis. La famille Alis était propriétaire du terrain. On a baptisé ce terrain Comalis, le prénom de mon grand-père avec le nom de famille de ma grand-mère. C'est quand j'ai appris tout ça que j'ai découvert exactement l'origine du nom. Les terres provenaient de la famille Alis. « Guisset Côte époux Alis dont les terres provenaient de la famille Alis. Toutes les adresses que j'ai en archives étaient adressées à "Guisset Côte dit Alis". » Voici l'origine du nom. Maison où j'ai trouvé, en la restaurant, dans une malle perdue au grenier, tous les actes d'achats, mariages, testaments et ventes depuis 1700. C'est tout ça, tout ce dossier.*

## **Enfance**

*« Moi, Jean Guisset, suis né le 2 avril 1935 de Bourrat Rose et d'André Guisset, fils unique après le décès d'une sœur à l'âge de deux ans de la diphtérie. Je commence l'apprentissage de la vie dans les champs sur une couverture à l'ombre d'un pommier, surveillé par mes parents, éleveurs laitiers, cultivateurs pratiquant alors la polyculture pour mieux subvenir aux besoins de la famille, la vraie culture bio, pas d'engrais chimiques, le fumier de vache ou de brebis, pas de pesticides, le désherbage manuel, travaillant de la pointe du jour à la tombée de la nuit. Nous avions très peu de prairies. Le moindre recoin de terre était cultivé, mais subissant certaines années la misère par les intempéries sur les récoltes, les prédateurs (oiseaux, geais, corbeaux, faucons, renards, blaireaux) et certaines pestes sur le bétail (fièvre aphteuse, tuberculose, fièvre de Malte...) dont la prophylaxie était inconnue. À l'âge de cinq ans, je fréquente l'école communale et les premières découvertes frappent mon esprit, étant obligé d'adopter de nouvelles règles dans un monde nouveau, moi petit sauvageon ayant toujours vécu à la campagne en liberté mais selon la bonne éducation familiale qui est l'entraide, l'honnêteté, l'accueil et*

*le respect, ne connaissant aucun copain, seulement la maîtresse à qui ma mère m'avait présenté en portant le lait, et sa fille. Je connaissais quand même certains lieux dans le village, ma grand-mère m'ayant amené voir des parents âgés : la tante Colomer à l'Agusti, l'oncle et la tante Boixeda du Sandreu ou vers la Bouchède au moulin de farine de Pierre Bure dit Pierre Mouliné, accordéoniste en ses temps de loisirs, faisant danser la foule sur la grande place les dimanches et lors des mariages ou fêtes de famille. Le moulin s'appelait Can Gaffelloups, qui n'avait pas encore subi les inondations de 1940. »*

## **Loups et ours**

*« Du pas de la porte, j'observais les pins du Bourgat où ma petite tête représentait une forêt où pouvaient se cacher des loups, traumatisé par les contes racontés par ma grand-mère de son vécu, les soirées de mauvais temps, me montrant les colliers armés de pointes acérées que nous avons gardés pour éviter que les chiens de berger soient égorgés. Elle m'expliquait la façon dont les juments de la Figuières se positionnent pour protéger leurs poulains, entendant les hennissements des juments du Veïnat-d'en-Coume où elle était née. Du côté du col d'en Cé, sur le chemin de Sant Guillem, une proche parente qui venait de filer la laine à Can Picaoutours (aujourd'hui ces mas sont en ruine, expropriés par les Eaux et Forêts) fut prise par l'obscurité, suivie par une meute de loups ; a dû se réfugier et passer la nuit sur un rocher, se défendant de l'assaut des loups avec sa quenouille. Rocher que mon père m'a fait voir en allant accompagner les vaches en estive, que je regardais chaque fois que j'allais à la chasse me poster, me représentant la peur et le désarroi de cette pauvre tante. Quand j'ai travaillé aux Eaux et Forêts, des faits semblables m'ont été racontés par les anciens, me précisant les endroits et lieux sur la place de la Pouillangarde et les méfaits des brigands. Aussi quand j'entends la protection et l'introduction d'animaux sauvages, il me vient une certaine incompréhension que des gens puissent accepter de voir des brebis ou des bêtes domestiques sans défense, que le propriétaire a vues naître, nourries au biberon et soignées, disparaître, mordues vivantes, puis égorgées dans la souffrance des derniers soupirs, les autres par la peur se jeter dans les précipices. Cela me dépasse qu'encore ces gens puissent avoir l'instinct sauvage et accepter cette cruauté pour le plaisir de voir un loup ou un ours (pas au carnaval). »*

## **Retirada**

*« Je me souviens que tous ces prés avaient accueilli des milliers de réfugiés de l'exode espagnol : la Retirada, avec le défilé sur la route devant la maison de ces pauvres malheureux, hommes, femmes, enfants, emmenant quelques guenilles de misère, faisant suivre quelques moutons, chèvres, chevaux, encadrés par les gardes mobiles qui les dirigeaient progressivement vers ces prés et champs servant de campement. À leur arrivée, coupant tous les arbres, fruitiers compris, jusqu'à la Pouillangarde pour se faire des abris de fortune et se chauffer au mois de février. Je vois encore cette grande tente se déplier en dessous de la route, face à la maison, pour servir d'infirmerie. En quelques jours, en dessous de la route 115, tous les arbres furent coupés, un véritable désert. De la maison, on voyait toute la vallée jusqu'au Soubia et une partie de la Pouillangarde. Malgré l'encadrement, un garde mobile tous les 100 mètres, avec tout ce pauvre monde, nous les sédentaires, il fallait quand même se préserver du pillage. La vie n'était pas facile et mon père, le soir, faisait des rondes sur la propriété faisant semblant d'être armé. »*

*« Un soir, à la tombée de la nuit, il rencontra deux jeunes, les interpellant. Ils avaient dix-neuf ans. Ils se sont mis à pleurer, disant à mon père qu'ils allaient au village vendre des joyas, quelques bijoux de famille en échange de nourriture. Comprenant la détresse de ces jeunes, il les ramena à la maison. La salle à manger servait de dépôt de nourriture pour les gardes mobiles et de garde-manger. Avec leur*

*accord, il les a nourris puis logés la nuit au mas Nou où nous avions des vaches et la grange ; ils étaient un peu au chaud par la température dégagée par le bétail – d'ailleurs, dans les fermes, souvent les chambres se trouvaient au-dessus des étables – à l'abri des intempéries, moyennant de ne pas fumer et de veiller à ce que personne d'autre ne rentre pour la sécurité du bétail et le risque de feu. »*

*« Après quelques jours ou semaines, ils ont été regroupés et dirigés vers le camp de concentration d'Argelès. L'infirmier étant vite saturée, nous en avons recueilli d'autres. Mon père leur portait un petit-déjeuner chaud chaque matin dans la grange à côté, dite Cabagne d'Alis, que j'ai restaurée après mon mariage en maison d'habitation. » C'est ce que je vous disais. « Un a pu rester sur Prats et s'est installé comme mulétier. Il a été toujours reconnaissant, nous portant chaque saison des boutifars de bois de hêtre de la montagne pour faire cuire les boudins. Quant aux deux autres jeunes, l'un s'appelait Matheu Pépito... » Pépito, c'est Joseph. « Originaire de Barcelone, l'autre Martinez Pépito de Viêt. S'appelant tous les deux par le même prénom, celui de Viêt étant plus petit, pour nous, quand on les appelait, pour les différencier, c'était Pépito petit et Pépito grand. Au camp d'Argelès, ma grand-mère descendait avec l'autobus les voir et leur apporter un complément de nourriture. Ils étaient jeunes, on s'y est attachés. Moi, j'avais presque cinq ans. J'étais leur amusement, en même temps que je cherchais le jeu. » C'est émouvant. « Ils appelaient ma grand-mère "la Padrime", mon père "le papa", ma mère "Mama Rose", moitié catalan, moitié français. Mon père, ensuite, a eu l'idée de leur faire faire des attestations par le maire de Prats et le curé du village, des attestations comme quoi c'étaient de bons citoyens très pieux, au cas où ils seraient arrêtés ; Franco et l'Église faisaient la loi en Espagne à cette époque ; et c'est ainsi, je ne sais avec quel accord, qu'il est allé les chercher à Argelès et qu'un soir, par les chemins des contrebandiers, il est allé les accompagner à la frontière. Pas de nouvelles sous le régime de Franco. Vingt ans de pouvoir. À sa mort, ils viennent en reconnaissance. Le paysage avait changé, eux et nous aussi. Ils se sont présentés timidement et ce fut la grande embrassade, chacun versant quelques larmes, appelant toujours mes parents papa et maman, demandant des nouvelles de "la Padrime", décédée entre-temps. Ils avaient laissé leur voiture à la frontière, n'ayant pas les formalités pour circuler en France. Après avoir passé la journée bien restaurés, nous les avons accompagnés à la frontière en 2 CV, nous promettant de nous revoir. Série de correspondance. Dès que le libre-échange fut rétabli, des passeports à jour, Pépito Matheu et son épouse Lydie (il était peintre décorateur à Barcelone) sont venus nous chercher. La première invitation a été pour moi et mon épouse avec Jean-Claude, mon fils, qui avait trois ans, de passer huit jours à Barcelone, qu'ils nous ont fait visiter de jour comme de nuit, nous payant l'hôtel pour dormir, mangeant la journée chez eux, ayant des difficultés à nous adapter à leurs horaires, surtout pour le fils. Ils nous ont reconduits à Prats en passant par Viêt voir l'autre Pépito. Ils ont ensuite emmené mon père et ma mère pour une semaine. Ils participaient à toutes les fêtes... » J'ai les larmes aux yeux. Excusez-moi. C'est émouvant. « Ils participaient à toutes les fêtes de famille, trouvant cette ambiance festive. J'ai les lettres et les photos à l'appui. Avec mon épouse, nous fûmes invités au mariage de la fille de Pépito Martinez à Viêt. Trouvant Lucette très élégante. Les années passèrent ainsi dans la plus grande amitié, puis la maladie, l'éloignement, la vieillesse, les décès. Lettre de condoléances. Ainsi s'arrêtèrent les rencontres. Restent les souvenirs. Pépito Matheu n'a pas pu avoir d'héritier, son épouse faisant toujours des fausses couches au bout de quelques mois de grossesse. »*

## **Aiguat de 1940**

*« Ensuite, il y a eu les inondations, sujet que je traiterai plus loin avec la restauration des terrains en montagne et le reboisement ayant été l'objet de ma carrière. » Je m'amusais à écrire. Excusez-moi, je ne suis pas présentable. C'est émouvant, quand on se rappelle ces souvenirs. Ensuite, mon parrain de baptême s'est noyé au Tech, pendant les inondations de 1940. Il avait vingt-trois ans. Avec son*

épouse. J'ai le cadre. Il était instituteur et elle, postière, au Tech. Ils ont été emportés. D'après ce qu'on nous a dit, moi, j'étais jeune... Ils s'étaient préparés pour aller dormir à un autre endroit. Ils sont passés sur le pont, ils étaient déjà sortis de la maison. Il y a eu la vague d'eau... Ils avaient oublié les pyjamas. Ma tante a fait un retour pour aller chercher les pyjamas, et à ce moment-là, il est descendu la vague d'eau qui a emporté la maison. Et lui était sur le pont. Il l'a vue dans la vague. Il a essayé de sauter pour la sauver. Elle, on l'a retrouvée à Saint-Cyprien et lui, son corps a été retrouvé par un pompier à Arles-sur-Tech. C'était mon parrain de baptême. Il s'appelait Jean Guisset, comme moi.

## Occupation allemande

*« Après ces inondations sans précédent, j'ai connu l'occupation allemande avec toute une soirée, de 18 h à minuit, deux Allemands armés à la maison. Ils se sont présentés avec un litre de vin rouge à la main, demandant à mes parents s'ils pouvaient leur prêter deux verres pour le boire. »* Peut-être que vous êtes pressée... *« En même temps, ils ont proposé de nous inviter avec l'arrière-pensée de nous faire souler, sans doute. Ma mère a refusé. Moi, j'avais sept ou huit ans. Mon cousin Robert Genis, orphelin, un an de moins, dont le père était mort en Allemagne. Ils commencèrent à trinquer avec mon père, ne buvant qu'une petite gorgée ; un surtout vidait le verre d'un seul trait. L'autre, moins goulu, parlait assez bien le français, discutait de la guerre, posant des questions. La bouteille terminée vers 19 h ou 20 h, ils me demandèrent, en me donnant de l'argent, d'aller à l'hôtel des touristes à Galsomias où ils résidaient leur chercher un autre litre de vin. Entre-temps, ils avaient demandé à mon père de leur préparer un petit repas. C'était difficile de refuser. Ma mère décida de leur faire une omelette. Ils soupèrent, comme on disait avant, burent l'autre litre de vin, enlevèrent vestes et breloques, revolvers et fusils, qu'ils déposèrent dans un coin puis encore vers 23 h, il faisait nuit, me demandèrent à nouveau d'aller leur chercher du vin. J'étais assez peureux, la route n'était pas éclairée. Mon cousin m'accompagna. La patronne, Cathy Galsomias, malgré les Allemands chez elle, était résistante et décorée à la Libération, aidant à passer des personnalités en Espagne. Comprenant la supercherie des Allemands, elle me dit à l'oreille : "Écoute, Jeannot, dis aux Allemands que l'hôtel était fermé." Ils étaient déjà soûls. Je leur ai rendu l'argent. Ils sont restés quelque temps, puis le plus soûl a commencé à me montrer le maniement du fusil que j'avais de la peine à lever, me le soutenant en direction de mon père avec la façon de viser. L'autre quand même, voyant sans doute que la scène pouvait dégénérer, a pris la décision de partir. Il a fallu que mon père les aide à s'habiller, remettre les breloques. C'était aux environs de minuit. On fut soulagés. Soirée qui marque, ayant entendu les conversations des anciens sur la barbarie déjà des gens fusillés dans le département, les rafles, les tortures pour les faire parler, la déportation, restant plusieurs jours entassés dans des wagons à bestiaux et les camps de concentration en Allemagne sans savoir ce qu'il s'y passait. Pourquoi ils sont venus à la maison ? Après quelques jours, nous avons appris que mon oncle Joseph, frère de mon père, avait été arrêté par les Allemands et envoyé en déportation. Le service de renseignement circulait bien chez eux, faisant la liaison avec la famille. Il est revenu du camp de Dachau, libéré par les Américains, pesant 35 kg alors que sa corpulence était de plus de 80. Il fallait se soumettre, de peur des représailles. Il y avait un comité de résistance à Prats, des passeurs qui accompagnaient des personnalités en Espagne. Un nommé Comemale a été arrêté et je crois fusillé en dehors de Prats. Ensuite, j'ai appris qu'il avait été déporté. Il n'est pas revenu. À la Libération, à la classe de CM2, je me souviens d'avoir vu au fond d'une armoire des fusils et autres armements semblant des grenades. Classe de l'instituteur monsieur Grau qui nous a appris, mais redouté pour ses coups de règle sur les doigts groupés et les gifles, nous tenant le menton avec son demi-pouce de la main gauche, et ses punitions, mots à recopier cinquante et cent fois. Pour ma part, j'en ai recopié pas mal. »*

## Les transports en Haut-Vallespir

« À l'âge de dix ans, j'étais quand même ouvert sur le département, si l'on peut dire. Les inondations étaient passées, la route 115 reliant Prats plus ou moins rétablie par des passerelles en bois. L'autobus Ajax faisait la navette sur Perpignan matin et soir. En période de grandes vacances, ma grand-mère m'emmenait voir la famille, la sœur de mon père, une dizaine de jours. Elle habitait dans le Conflent, à Joncet, entre Serdinya et Olette. Elle avait avec mon oncle une épicerie en même temps ambulante vers les petits villages environnants des Garrotxes et desservait le vin en fût et des produits d'épicerie aux mines de fer alors très actives d'Escaro-Aytua. Le voyage durait toute la journée ; gare de Perpignan puis le train jusqu'à Villefranche-de-Conflent, changement pour le train jaune et nous arrivions en soirée en gare de Joncet-Serdinya. Le repas était amené, nous mangions dans le train. Mon oncle François et mon cousin André, qui avait une dizaine d'années de plus que moi, m'emmenaient faire la tournée pour la journée. Au début, après la guerre, avec le cheval et la charrette chargée de barriques de vin pour les mineurs ; puis je me souviens avec une camionnette. Les affaires étaient prospères avec un camion Citroën bâché avec des étagères où étaient exposées l'épicerie, les chaussures, les espadrilles achetées à Prats chez Maureta. Je passais aussi des heures à regarder le va-et-vient des wagonnets aériens sur les rails, amenant le minerai de fer, le déversant sur les grands wagons stationnés en gare. Ainsi se passaient mes vacances en découvrant d'autres paysages, la façon de vivre autrement. Puis retour à Prats, même type de voyage, train plus autobus. Cependant les choses ne se passaient pas de la même façon. N'ayant qu'une seule correspondance, l'autobus de Prats, d'une vingtaine de places, était toujours bondé, prenant tous les passagers des villages traversés, de Boulou-Saint-Jean-Céret jusqu'à Prats. Les bagages étaient mis sur le toit, ayant une galerie appropriée. Certains voyageurs aussi. Cela ressemblait aux voyages que nous voyons à présent à la télé, Les Voyageurs de l'extrême. En cours de route, des places se dégagent, mais je me souviens qu'une fois, vers la fontaine des quatre platanes, la route étant alors plus sinueuse, un homme est tombé du toit. C'était le frère du boucher de Prats, Matheu Sauveur, dit Taberne. S'en est suivi sa mort. Arrivés à la Baillanouse, pour passer l'éboulement, la route était en zigzag, en terre battue pour amortir la pente. L'autobus encore après la guerre fonctionnait au gazogène produit par la combustion du bois. Manquant de puissance, les gens les plus jeunes, les mobiles, descendaient, suivaient l'autobus à pied, le poussant quelquefois... » J'ai connu tout ça. « Puis lorsque la côte était terminée, ils remontaient. » J'ai connu tout cela. Maintenant, on filme ces voyages sur les routes de l'extrême. « Nous, les enfants de la campagne, des ouvriers, familles nombreuses, chaque année, pour améliorer le revenu de nos parents et de nos familles, nous allions faire les vendanges dans la plaine. »

## Restauration des terrains en montagne

« La vie a fait son chemin. Les études ont continué classe après classe, les jeudis, samedis, dimanches et vacances, travaillant à la ferme pour aider mes parents. Au cours complémentaire à Prats, devenant plus sérieux avec des maîtresses vraiment de valeur, patientes pour nous apprendre, des normaliennes exerçant pleinement leur savoir, notre programme de troisième correspondant à celui de la première partie du bac, je l'ai constaté en regardant les cahiers de mon fils aîné, et c'est ainsi qu'après avoir été reçu à l'examen du brevet élémentaire, le BEPC, à seize ans, je m'engage à l'automne 1951 comme ouvrier occasionnel aux premières plantations du service RTM (Restauration des terrains en montagne) après les inondations pour la période hivernale. Mon père, qui était président du syndicat d'élevage du Haut-Vallespir et en rapport avec les ingénieurs des services agricoles, m'a fait inscrire à l'école d'agriculture de Rivesaltes en 1952. Je sors en 1953 major de la deuxième promotion et reçois le premier prix du conseil général, un voyage d'études en Savoie et Haute-Savoie de huit jours avec l'association forestière et pastorale Charles-Flahault. Puis, sur proposition de mes professeurs, passe des

*concours. Je suis ensuite diplômé de l'École d'industrie laitière d'Aurillac et contrôleur à la sélection laitière à Cerdagne. Et là, c'est la plate-forme tournante de ma vie. Âgé de dix-neuf ans, j'ai été très bien accueilli par tous les gens de Cerdagne et du Capcir. Au début, je faisais ma tournée avec une petite moto Guuu souffrant du froid et des intempéries. Par mon travail, j'ai connu beaucoup de personnalités haut placées, directeurs de coopératives, ingénieurs responsables, maires des principaux villages et monsieur le préfet avec qui, à l'âge de vingt ans, j'ai fait une partie de chasse au lapin à Estavar, invité par le maire monsieur Gispert, ce qui m'a permis d'être connu et désigné par le préfet pour la création de l'association de chasse de Prats et du Tech. J'ai pu faire mon entrée en préfecture en tant que conseiller municipal dès l'âge de vingt-trois ans et pendant trente années, recevant la médaille de la ville de Prats frappée en 1988, médaille d'honneur. À Cerdagne, plusieurs offres d'emploi m'ont été proposées, directeur de coopérative laitière, rentrer dans la Répression des fraudes, possibilité de faire mon service militaire dans l'informatique. C'était le début, mais tout ceci étant hors département, déconseillé par mes parents, difficile pour eux, fils unique, héritier direct, de me voir quitter le nid familial. Ce que je ne regrette pas, ayant eu la joie et le plaisir de m'exprimer autrement dans la vie, dans la joie et le bonheur, en famille, d'épouser Lucette, avec laquelle, pendant soixante-deux ans de mariage et plus, cela a été une fusion complète en tout et pour tout et avec mes parents et mon beau-père, qu'on a pu assister jusqu'aux derniers moments de leur vie. »*

### **Pépinieriste pour l'ONF**

*« Pour assurer le reboisement de ces milliers d'hectares furent créées plusieurs pépinières à Prats. Toute la programmation des travaux de restauration ainsi que la commande de graines, les essences prévues selon la nature des terrains et l'exposition étaient faites par le service départemental. Je recevais les graines en sacs étiquetés, scellés, estampillés portant l'origine de la graine, la faculté germinatrice, l'année de la récolte, la pureté. J'ai eu à une certaine période plus de dix espèces différentes et plus de soixante variétés. »*





Andrée BOLZOM, née en 1943 à Perpignan, Pyrénées-Orientales

Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## **Arrivée à l'Ehpad**

« Je suis là depuis huit ans. Je suis née en mai 1943 à Perpignan, mais ma famille est originaire d'ici. Mon fils a essayé de me garder, mais il n'a pas pu parce que j'étais trop handicapée. Dans notre maison, il y a un étage. Mettre un ascenseur, ce n'est pas possible. Les Stannah, c'est horriblement cher. Il ne pouvait pas assumer alors il a trouvé cette maison. Je venais en vacances à Prats-de-Mollo. Mais c'est le hasard. Mon fils ne trouvait pas de maison de retraite à Perpignan. C'est par le bouche-à-oreille qu'il a trouvé celle-là. À vingt ans, j'ai eu un accident de Solex. Je me suis cassé la main droite. Le docteur qui me suivait... Je ne pouvais pas me servir de ma main droite. J'ai eu un plâtre, des tas d'histoires. Il fallait faire une cure. J'avais dit que je la ferais à La Preste. "Pourquoi ?" "Parce que je pense que j'ai de la famille à Prats." Mais je ne les connaissais pas. Je l'avais entendu dire. J'avais une tante que je venais voir. Et voilà. Et maintenant, je ne peux plus me servir de cette main. »

« Je n'ai rien de particulier à dire. Ça se passe bien. Mes enfants viennent me voir régulièrement. Pas celui qui est à Toulouse, le petit. C'est loin, Toulouse. Il fait une école d'arts graphiques. Il est rentré au niveau bac et il est payé. Il fait du skateboard. Il a une copine là-bas. Je trouve que c'est jeune, vingt ans, mais enfin... C'est son choix. Voilà. C'est l'histoire de la famille. Mon fils exposera au Palais des rois de Majorque l'année prochaine. C'est à Perpignan. »

## **Enfance**

« Mes parents étaient divorcés. J'ai été élevée par ma mère et ma grand-mère à Perpignan. On venait en vacances à Prats. J'ai été en vacances à Lamanère, en colonie de vacances. Je ne mangeais rien... J'étais maigre comme un clou. Là-bas, ça se passait bien. »

« Ma mère était couturière. Elle en a fait, des choses. Elle faisait même des robes de mariée. C'était une grande couturière. Ma grand-mère était brodeuse. Mon père travaillait à l'hôpital Saint-Jean, au bureau des entrées. Il était comptable. Après, il est parti en Tunisie, à l'hôpital de Tunis. Je le voyais tous les quinze jours. C'était une corvée, pour moi. Ma grand-mère paternelle n'était pas gentille. Moi, j'allais au catéchisme à Saint-Jacques. J'allais avec les sœurs... La colonie à Lamanère, c'était avec les sœurs. Il y avait des sorties en ville. J'étais fille unique. Je le regrette. J'aurais bien aimé avoir un grand frère ! Eh oui. »

## **Institutrice**

« Je suis partie à dix-huit ans pour être institutrice dans l'Aisne. J'ai fait quelques remplacements. Je suis partie avec le brevet élémentaire. Ils prenaient en région parisienne et en Corrèze, mais c'était hors de question. J'étais attirée par Paris. J'ai demandé la région parisienne et j'ai eu l'Aisne. J'ai eu des remplacements. J'ai passé mon brevet élémentaire un, le deux, le CAP. J'ai tout eu, très bien. J'ai demandé une audience à l'inspecteur pour qu'il me mette. J'étais prête à faire institutrice volante pour être dans une ville. "Ne vous tracassez pas, je m'occupe de vous." Et le mouvement paraît au mois d'août, avec les postes qui sont attribués. Je me trouvais dans un village où il n'y avait pas de gare ni de bus, alors j'ai démissionné. C'était en juin 1965. Je suis rentrée à Sainte-Thérèse à Perpignan à la rentrée de 65, une école libre. Je n'ai pas eu d'interruption. Ce métier me plaisait, mais j'ai eu des problèmes de santé, des dépressions

nerveuses à répétition. J'ai été hospitalisée. Pour avoir mon fils, il a fallu que je reste allongée neuf mois. Je ne sais pas si ce sont les cachets ou la dépression. J'ai été hospitalisée plusieurs fois, notamment à Thuir. Mais à l'époque, je marchais bien. Je pouvais me promener dans le parc. J'avais fait un herbier. Je n'en souffrais pas. »

### **Coronavirus**

« J'ai été vaccinée contre le covid et contre la grippe aussi. Cette expérience ne m'a pas traumatisée. »



Floréal FALCO, né le 16 avril 1936 à Tarragone, Catalogne, Espagne

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Floréal Falco, 1 juin 2022

« Je suis né le 16 avril 1936 dans la province de Tarragone, en Catalogne. J'ai vécu très peu de temps en Catalogne puisque je suis passé en France le 9 février 1939 au cours de la Retirada. »

### **Retirada**

« Fuir, c'est un grand mot. J'ai quitté mon pays en compagnie de mes parents pour ne pas, à la fin de la guerre, être fait prisonnier par le franquisme. Mon père était républicain, il était anti-Franco. Il a fait la guerre. Il a eu des responsabilités pendant la guerre. Si Franco ou sa troupe l'avaient pris, mon père aurait été condamné à mort. Donc on est partis. Arrivés en France, nous avons subi les vicissitudes des camps de concentration. Mon père a fait onze mois de camp de concentration à Argelès. Ma mère et moi, on a été envoyés dans le centre de la France, dans le département de la Nièvre. Mes parents ne se sont retrouvés qu'un an ou deux après. »

« Personnellement, je n'ai pas de souvenirs de mon parcours entre l'Espagne et la France. J'étais trop jeune. Je n'avais pas trois ans quand j'ai passé la frontière. Donc ce dont je peux parler, c'est ce que j'ai lu ou ce que j'ai entendu dire par mes parents et par d'autres réfugiés. Je suis passé par le village de Las Illas, au-dessus de Maureillas, dans les Pyrénées-Orientales. Côté espagnol, côté catalan, le village, c'est La Vajol. »

« C'était le 9 février 1939. C'était pendant l'hiver. Il paraît que c'était un hiver très dur. Il y avait de la neige et on marchait à pied dans la montagne. De là, nous sommes descendus jusqu'au Boulou à pied, escortés par la gendarmerie. Au Boulou, nous avons été séparés. Mon père a été renvoyé vers la mer, vers Argelès. Ma mère et moi avons été dirigés sur la gare du Boulou. Nous avons passé la nuit sur le parvis de la gare, à même le sol, alors que c'était l'hiver. Le lendemain, on a été embarqués dans un train de marchandises. Jusqu'où ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'on s'est retrouvés à Nevers, dans le département de la Nièvre, où nous avons vécu avec d'autres réfugiés. Ce n'était pas à Nevers même, c'était un village tout proche de Nevers. Je ne sais pas le nom, je ne l'ai jamais su. »

« Dans le refuge, il est venu des dirigeants de la Croix-Rouge qui ont demandé aux dames qui vivaient là leur nom et d'où elles provenaient. Ces renseignements personnels étaient inscrits sur des panneaux dans les camps de concentration afin que les hommes, si le hasard le voulait, retrouvent le nom de leur femme ou de leurs proches. C'est comme ça que mon père a retrouvé ma mère, qu'il a su où elle était. Ils se sont remis en contact. On s'est retrouvés un an ou deux après. Mon père a été recueilli par un exploitant agricole de Sainte-Marie-la-Mer quelque temps après, et c'est comme ça qu'il a pu nous rejoindre. »

« Mon père n'est pas venu dans la Nièvre. C'est nous qui sommes descendus à Sainte-Marie, dès qu'on a pu. Je ne sais pas comment. On n'est pas toujours restés dans la région, parce qu'après, il y a eu l'occupation allemande et on nous avait évacués dans l'Ariège. D'ailleurs, mon père... Il ne l'a jamais avoué, mais tout me laisse croire et supposer qu'il a fait du maquis. Mais je le répète, il ne l'a jamais dit franchement. Pourquoi ? Je ne sais pas. Ils se sont retrouvés bien plus tard, à la fin de la guerre. »

## **Guerre 1939-1945**

« J'ai des souvenirs d'avoir souffert de la faim, surtout. J'avais cinq ou six ans. Je me souviens un peu de ça. Nous allions mendier dans les casernements des Allemands, nous, les enfants. Oui... Moi, je l'ai fait, je m'en souviens. Au moment des repas, à Sainte-Marie, on allait mendier. Certains soldats nous donnaient des morceaux de pain et le fond de leur gamelle, quelquefois. Ça, je peux vous le garantir. Mon père était travailleur journalier. Ma mère s'occupait de la famille. J'ai une sœur qui est née fin 1942. Elle a dû arriver après qu'ils se sont retrouvés. Nous étions deux enfants. À la fin de la guerre, nous étions donc dans l'Ariège et mon père a commencé à travailler dans les fermes comme métayer. Juste à la fin de la guerre. »

## **Guerre d'Espagne**

« Le fait d'être un fils de républicain m'a motivé pour défendre le catalanisme. Encore aujourd'hui, je prétends être catalaniste et je défends les personnes qui cherchent l'indépendance de la Catalogne. J'approuve ce projet parce que je considère que la Catalogne est une colonie espagnole maltraitée depuis le franquisme. Alors je défends, je prétends que la Catalogne, c'est mon pays. Je me sens toujours un exilé, ici. »

« Les Catalans ont défendu la république. Avant la guerre, il y avait le roi. C'était une royauté, l'Espagne. En 1933, la république a été instaurée suite aux élections législatives. La droite espagnole ne l'a jamais accepté. C'est comme ça que Franco a déclaré la guerre contre la république en 1936. Les vrais républicains tels que mon père ont lutté pour conserver cette république. Mais pourquoi les républicains ont perdu la guerre ? C'est très long à expliquer. Ils l'ont perdue parce qu'ils n'ont pas eu l'appui de la France qui, au début de la guerre, a voté la non-intervention en compagnie de l'Angleterre. Ils n'ont pas voulu s'en mêler. C'était leur droit. Mais le malheur, c'est que la France et l'Angleterre ne sont pas intervenues mais l'Allemagne, elle, oui. En faveur de qui ? En faveur de Franco. Hitler, à l'époque, s'est servi de la guerre d'Espagne pour mettre au point son armement. Il ne faut pas l'oublier. La guerre civile d'Espagne a servi de camp d'entraînement à Hitler pour continuer la guerre mondiale. Alors que pouvaient faire les républicains contre Franco, contre Hitler et contre Mussolini ? Les Italiens aussi ont appuyé Franco. Voilà pourquoi la guerre d'Espagne a été perdue par les républicains. »

« Rien que dans le département des Pyrénées-Orientales, on compte environ 500 000 réfugiés républicains, soldats, femmes, enfants et personnes âgées. 500 000 rien que dans le département. À Prats-de-Mollo, il en est passé une centaine de milliers. Mon père savait que s'il retournait là-bas, il serait fait prisonnier. Donc il n'y est jamais retourné. Jamais. D'ailleurs, il est décédé ici. Il est au cimetière de Prats-de-Mollo. C'était il y a quatre ou cinq ans. Il avait quatre-vingt-dix-neuf ans. Maman aussi est enterrée ici. C'est moi qui l'ai voulu. Il n'a jamais été question que mes parents retournent là-bas et moi non plus. Quand je suis retourné en Espagne, j'avais soixante et quelques années. Je ne connaissais personne de ma famille. Pourquoi ? Parce que les idées n'étaient pas les mêmes, tout simplement. Et moi, j'ai des cousins en Espagne que j'ai connus il y a quelques années, mais c'est pareil, je ne garde pas un lien. Ils ont leur façon de penser et moi, j'ai la mienne. Vous comprenez ce que je veux dire ? Ils ne sont pas du même bord politique. »

« Cette guerre a divisé les familles. En tout cas, la mienne. Ceux qui sont restés là-bas, ils n'ont pas connu la misère que nous avons connue. Pour eux, Franco, c'était bien. Eh bien, qu'ils le



gardent ! Nous, on n'en veut pas, on n'en voulait pas. Franco est mort en 1975. On retrouve encore aujourd'hui des fosses communes de fusillés du régime de l'époque. Dans mon village, il y a quinze jours, j'ai entendu à la radio qu'ils en avaient trouvé une. Ça aurait été le sort de mon père s'il était retourné là-bas, et de tant d'autres. »

« Mon père a toujours été agriculteur. Maman, la pauvre, elle faisait des ménages. Elle ne savait ni lire ni écrire. Dans son village, il n'y avait pas d'école. Il y avait simplement une église. Ça, l'église, elle y était. Mes grands-parents étaient très croyants. C'était comme ça. Le clergé aussi a été coupable de ce qui s'est passé en Espagne. Il a appuyé le franquisme, le clergé. »

« Vous savez, même avant le franquisme, le curé dans nos villages avait autant de pouvoir que le maire. Souvent, pour avoir un certificat quelconque, on allait à l'église. On n'allait pas à la mairie, à l'époque. Ça, je l'ai entendu dire. C'était le même clan, tout ça. Les républicains, justement, étaient anticléricaux. Souvent, on les accuse d'avoir supprimé des curés, des sœurs, etc. Mais c'étaient des vengeances de la révolution parce qu'il y a eu des coups contre les républicains menés par le clergé avant la guerre, déjà. Là, c'étaient des exploités, tout simplement. D'ailleurs, cette révolution, ce ne sont pas les républicains qui l'ont soulevée, c'est le clergé, en compagnie du franquisme et de toute la droite. Ce sont eux qui ont tout commencé. »

### **Arrivée en France**

« On n'avait pas de papiers. On nous enfermait. Les hommes ont été mis dans des camps de concentration et les femmes et les enfants dans ce qu'on appelait des refuges. C'était à peu près pareil, sauf qu'il n'y avait pas de barbelés autour. Ce n'est qu'à la fin de la guerre qu'on a réussi à avoir des papiers. On n'était pas français, on avait des cartes de séjour temporaires. Ce n'était pas facile parce qu'il fallait avoir un emploi, être logé, etc. Ceux qui avaient la chance de trouver un travail, comme mon père, sont arrivés à avoir la carte de séjour. On n'avait pas de papiers, même pas de papiers espagnols. Tout avait été perdu pendant la guerre. Je me suis naturalisé bien plus tard. J'avais trente ans à peu près. Pendant mon enfance, ça a été difficile. À l'école, on était mal considérés. Pas par les instituteurs mais par les autres élèves. On n'était pas bien vus. J'en ai un mauvais souvenir. Mais j'ai de très bons souvenirs de certaines institutrices. La camaraderie, non. Peut-être que ces enfants étaient poussés par les parents, à l'époque. On était toujours mis de côté. Dans les jeux, on n'avait pas les premiers rôles ! »

« Dans les écoles, oui. Je vous dis qu'il y a eu 500 000 réfugiés, à peu près. Parmi eux, il y avait des enfants. Certains sont nés en France, aussi. Il y a des mamans qui ont eu des enfants ici, qui sont arrivées alors qu'elles étaient enceintes. Dans le département, il y avait une maternité, à Elne, où des femmes réfugiées ont accouché. Elne, c'est un village pas loin de la mer. »

### **Mariage et Prats-de-Mollo**

« Je suis venu vivre ici bien plus tard. Je me suis marié avec une Française, dans le département du Var. Ce n'est que quelques années après qu'on est venus vivre ici avec ma femme. Pourquoi ? Peut-être parce que j'étais catalan. Ce n'est pas facile d'en connaître la raison. On se sent bien ici. La preuve, c'est que j'y ai construit une maison et que nous y sommes depuis 1981 ou 1982. Je connaissais Prats-de-Mollo depuis longtemps parce que nous y sommes venus avec ma femme en voyage de noces en 1958. Au hasard, hein ! Et c'est comme ça qu'on est revenus. »

« J'ai eu la chance de me marier avec la fille d'un architecte qui m'a appris à lire un plan et à dessiner. Mon beau-père m'a beaucoup aidé. Par la suite, je me suis mis à mon compte. La maison, c'est moi qui l'ai dessinée. C'est moi qui ai fait les plans. J'ai appris à dessiner, c'est tout, et j'ai monté une entreprise de construction. »



## La Retirada

Je suis né dans un village que jamais je n'ai connu ;  
Je l'ai quitté dès mon jeune âge quand la guerre fut perdue.  
Sur les routes de l'exode, vers la France, j'ai marché,  
En compagnie de cette horde qui ne savait où aller.  
Par les monts et la frontière tout le long des Pyrénées,  
Sous la pluie, le froid, la neige, vers les camps, on nous a acheminés,  
Laisant derrière nous nos parents, nos amis, mais aussi la Patrie,  
Abandonnant à jamais nos morts et nos blessés.  
Nous étions des errants, couverts de misère  
Portant sur notre dos le poids de cette guerre.  
Lentement nous marchions, traînant nos baluchons,  
Les enfants accrochés aux robes et aux jupons ;  
Parmi nous, des soldats de cette armée si fière,  
Sur leurs épaules, les fusils en bandoulière ;  
Sur leurs visages, tristes et mal rasés,  
L'on pouvait deviner l'angoisse et la colère,  
Après une longue marche, sans repos et sans manger.  
Sur la grève des plages, on nous a parqués,  
Ayant pour couverture le ciel étoilé, pour limite du fil de fer barbelé.  
Beaucoup d'entre nous y sont morts de désespoir, de maladie et de misère,  
N'ayant reçu pour linceul qu'un peu de sable et de terre.  
Ainsi nous avons vécu de longs jours, de longs mois  
Dans l'oubli et l'abandon, sans même avoir un toit.  
Ô toi ! Peuple espagnol qui t'es battu pour la liberté,  
Te voilà à présent en pays étranger dans des camps, enfermé !  
Vive la République !  
Et gloire à ces hommes  
Qui sont morts pour elle.

Floréal Falco



Gérard GASSER, né en 1949 à Besançon, Doubs

Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

### **Pisteur et ouvrier de l'ONF**

« J'ai soixante-treize ans. Je suis résident à l'Ehpad depuis deux ans. Je suis né en 1949 à Besançon. Ma femme faisait ses études à Toulouse. On est venus dans les Pyrénées pour travailler. Elle faisait ses études. Moi, je travaillais déjà ici à l'ONF. L'hiver, je bossais comme pisteur, les secours à skis. J'avais un truc bleu, blanc, rouge sur la manche. C'est des moniteurs, mais qui ne font que les secours. J'avais du boulot. Il y avait des accidents. Avec les forfaits, les gens ont droit aux secours. Il y avait l'hélico. Il y a des stations là-haut. Il y a Les Angles, Font-Romeu, une dizaine de stations. »

« Au printemps, dès que je débauchais, j'embauchais à l'ONF jusqu'à Noël. Je travaillais jusqu'à 3000 mètres. À Noël, je prenais quinze jours et j'apprenais le ski. C'était il y a douze ans. Ensuite, j'ai arrêté mon boulot. J'étais malade, fatigué. »

### **Sans domicile fixe**

« J'étais à la rue. Je suis parti de la famille. J'ai vécu un peu comme un marginal. Je suis parti en sucette, comme on dit. À la belle saison, je faisais tous les petits boulots, les vendanges... J'ai fait beaucoup de choses. Mais quand j'étais très en forme, je partais marcher. C'était bien. J'ai revu les enfants longtemps après. Et là, c'est reparti. On se revoit... C'est bien. J'ai deux filles. »

### **Coronavirus**

« C'était chaud. Des fois, on avait deux morts par semaine. Dans cet Ehpad, il y a eu seize ou dix-sept décès. La population est tellement vieille... On ne savait pas trop, en fait. Je suis resté confiné quatre semaines et après, deux semaines. Je l'ai chopé deux fois. Je n'ai pas voulu me vacciner. »

### **Invalidité**

« Maintenant, je suis vraiment bloqué, je ne peux plus rien faire. Là, j'ai changé de matériel avec des grosses roues. Je vais pouvoir refaire un peu de route. La montagne, c'est mon ancien métier. C'est vraiment là que je me suis éclaté. L'engagement me plaisait. Le truc de secouriste, c'est particulier. Après, l'ONF, c'est tout ce qui est entretien. On voit les choses, quoi. J'étais avec ma sœur, là-haut. Elle est venue me voir. Je suis retombé sur un endroit qu'on a planté il y a vingt-cinq ans au col d'Ares. »



Joseph RIBES, né le 23 février 1931 à Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Joseph Ribes, 21 mai 2022

« Dans le village, on m'appelle Gégé. Mon vrai nom, c'est Ribes et mon prénom, Joseph, mais on m'appelle toujours Gégé. À Prats-de-Mollo, les gens me connaissent. Il n'y a plus beaucoup de Pratéens. Je suis né le 23 février 1931 à Prats-de-Mollo, au bord de la rivière. Il y avait une maison au bord du Tech. J'y habitais, à l'époque. J'ai fait mes études jusqu'au certificat d'études et c'est tout. Il fallait travailler. Ma famille était pauvre. Dès qu'on arrivait au certificat, il fallait travailler. À seize ans, je travaillais déjà. J'ai travaillé jusqu'à l'âge de soixante ans. J'ai vécu toute ma vie à Prats-de-Mollo, sauf pour mon service militaire, que j'ai fait en Algérie, pendant les événements d'Algérie, mais tout à fait au début. J'ai fait dix-huit mois à Maison-Carrée, puis j'ai été muté à l'hôpital Maillot. Je conduisais l'ambulance. Il y avait les services de soins civils et les services de soins militaires. J'étais ambulancier. À mon retour, quand j'ai fini mon service militaire, j'ai travaillé dans l'industrie. J'étais mécanicien dans une usine de textile. On faisait beaucoup de draps de lit à l'époque et de la toile de sandale, ce qu'on appelle les espadrilles. Après, quand la France a perdu l'Algérie, le commerce a beaucoup baissé. Quand j'ai vu ça, je me suis dit : "Avant que ça tombe, il faut que tu te débrouilles." J'étais déjà marié. Je suis parti à la maison de retraite. »

### **Ouvrier d'entretien à la maison de retraite**

« J'ai fait trente ans de service à la maison de retraite comme ouvrier d'entretien. Il y avait cinquante pensionnaires. J'étais ouvrier d'entretien. À l'époque, on était six à travailler et là, ils sont cinquante-six. Vous vous rendez compte ? Il y a un employé par pensionnaire. On avait cinquante pensionnaires, cinquante lits. Les maisons de retraite, il faut les remplir, toujours. Il faut que les lits soient pris pour avoir un budget assez conséquent. Sinon, après, c'est de l'argent qui manque à la fin de l'année. C'est compliqué. Disons qu'il y a peut-être plus de travail, maintenant. Dans les maisons de retraite, c'est malheureux. On les appelle des Ehpad, maintenant... Vous allez là-bas quand ce n'est plus possible... C'étaient des gens âgés ou un peu en difficulté. Il y en avait un petit peu où, mentalement... Mais pas comme maintenant. Maintenant, vous ne pouvez pas discuter avec beaucoup de personnes. C'est malheureux. Vous ne pouvez pas avoir une conversation. Quand j'y étais, au-dessus de quatre-vingts ans, il n'y en avait pas beaucoup. Les gens arrivaient à soixante, quatre-vingts ans et n'allaient pas plus loin, malheureusement. On va un peu plus loin, maintenant, mais avec difficulté. Aujourd'hui, j'ai des difficultés de mémoire, des fois, pour me souvenir des noms... Il y a des pertes, à quatre-vingt-dix ans passés. Vous avez des difficultés de mémoire, surtout sur les noms. C'est drôle, les noms ne reviennent pas. Après, tout d'un coup, paf ! Ça se remet en mémoire. »

« Depuis que je suis à la retraite, c'est rare que j'y aille [à l'Ehpad]. J'ai un copain là-bas. Des fois, j'y vais pour le voir. C'est M. Coromines. Il a été mon premier patron. Il était secrétaire de mairie. La maison de retraite était gérée par la mairie. J'avais des contacts. On était copains. On s'est bien connus, on s'est fréquentés. Je vais encore le voir. Mais il vous racontera quelque chose, un événement et, cinq minutes après, cet événement, il ne vous en expliquera que la moitié et à l'envers. C'est la mémoire qui lui fait défaut. Il était quand même un bon secrétaire. »

### **Retirada**

« Il y a eu la guerre de 40, disons. Avant, il y a eu les réfugiés espagnols. Beaucoup de réfugiés sont passés par la frontière. Il n'y avait pas de route, mais il y avait un chemin. Avant 1939, en 1938,

ils sont passés. Il y en a eu beaucoup. J'étais là où il y a la piscine, en bas, la dernière maison, sous la cour des écoles. C'est là que j'ai habité. Les réfugiés, pour aller à la Verneda... C'était un ancien camp de vacances qui appartenait à la ville de Perpignan. Les premiers sont passés devant chez moi parce qu'il y avait un chemin. On les parquait là-bas. Ils étaient dedans. Il y avait pas mal de choses, une cuisine, des lits. On pouvait les héberger. Après, ça a été difficile parce qu'il y en avait trop. On a dû installer des tentes et les mettre dans le champ où il y a actuellement le village de vacances. »

### **Aiguat de 1940**

« Et encore avant tout ça, il y a eu les inondations. Nous avons été inondés. Il y avait plein de maisons, surtout des industries. Il y avait de l'industrie textile, des sandaliers. C'était au bord de la rivière. Pour l'électricité, ils se servaient du canal qui passait. Toutes les industries... Il y avait un moulin à blé, un élevage de laine, de moutons. Il fallait voir ce qu'il y avait ! C'est impensable. On ne peut pas s'imaginer toutes les maisons qu'il y avait. Si vous regardez depuis le pont, ce n'est pas possible d'imaginer. Même les scientifiques ont dit qu'il n'y avait pas eu un mouvement de terrain, c'est-à-dire un volcan qui a bougé. Nous sommes entourés de volcans, quand même, il faut bien le dire. Nous avons de l'eau chaude, ça veut bien dire quelque chose ! À La Preste, c'est de l'eau chaude. Par exemple, il n'y avait pas toutes ces châtaigneraies que nous avons en face. Ça a été planté après. Il n'y avait pas d'arbres, à l'époque. C'était cultivé, tout ça. Ça faisait des... Comment on appelle ça ? Des étalages. On maraîchait un morceau de terrain et, un peu plus loin, on en maraîchait un autre, et ainsi de suite. Il fallait des marches. Là, on ne cultive plus. C'est soit des forêts, soit de la prairie. »

### **Restauration de la montagne et ONF**

« Là où il n'y en avait pas, ils ont planté des arbres. En bas, il y avait un peu de châtaigniers qu'on coupait tous les onze à quatorze ans. Ils étaient coupés pour faire de la douelle, c'est-à-dire pour faire les fûts en bois. Vous voyez comment est fabriqué un fût : il y a les cerceaux tout autour. Ça s'appelle la douelle. Et pour faire du piquet pour les vignes. Les piquets de maintenant, ça n'existait pas. C'étaient des piquets en bois. On les coupait tous les onze ans, à peu près. Il y avait toujours des pousses jeunes. Maintenant, de ce côté, ils meurent tous. Ils sont vieux. Ils sont en train de mourir parce qu'on ne les coupe pas. Les châtaigniers doivent être coupés au moins tous les dix-sept ans pour être beaux. Il y a des belles pousses, des troncs droits. L'ONF n'a planté que des sapins. En haut, il y a des sapins, mais ils sont venus par le vent. Mais les sapins de ce côté, sur toute la montagne, ont été replantés par l'ONF. Pas mal de gens de Prats ont travaillé des années à planter. C'étaient des pousses comme ça. Il fallait faire un trou. Le contremaître passait derrière pour vérifier que c'était bien tassé. »

« Les arbres ont été plantés pour soutenir les terrains, soi-disant. Un peu plus bas, 100 mètres plus bas, il y a une partie de la montagne, sous la tour du Mir, où s'est formée une crevasse énorme, au moins 7 ou 8 mètres. C'est un glissement de terrain. Si ça glisse un jour, nous serons tous noyés. Ça va faire un barrage. C'est ce qui s'est passé, d'ailleurs. Vous êtes allée à la Baillanouse ? Il y a toute une montagne qui s'est écroulée. Il y avait un barrage. Il y avait tellement d'eau que le barrage a craqué et la montagne a cédé. Les villages au-delà du barrage sont restés 6 ou 7 heures sans une goutte d'eau au Tech. Ils auraient dû se méfier et se dire : "Il se passe quelque chose. Au moment où ça va lâcher, ce sera une catastrophe." C'est ce qui s'est passé à Amélie-les-Bains. Tout a été détruit. Tout le bord de la rivière a été détruit, tout. Ils ont refait toutes les maisons, ils ont

fait des digues de protection, mais ça ne veut pas dire qu'un jour, ça ne recommencera pas. »

### **Exode et guerre 39-45**

« Après, il y a eu l'exode espagnol. Et après, il y a eu la guerre. Nous avons eu des réfugiés pendant un bon moment. Il est passé plus de 900 000 personnes par le col d'Ares. Il y avait des personnes de toutes les provinces d'Espagne. Les Catalans ont été les derniers à venir. La Catalogne, c'est juste après le col d'Ares. C'est des Espagnols. Les Catalans ne veulent pas que vous leur disiez qu'ils sont espagnols. Pourtant, ils sont gouvernés par l'Espagne, mais ils disent qu'ils sont catalans. Moi aussi, je dis que je suis catalan. Dans ma famille, on ne parlait pas français. Personne ne parlait français. À l'école, on nous interdisait de parler catalan. Maintenant, on commence à l'étudier, à l'écrire. Tout change. Après, il est venu la guerre de 39. Il fallait se débrouiller. Nous avons été occupés pendant trois ans par les Allemands. »

« Dans toutes les maisons, les familles se faisaient venir un ou deux cochons. Ça dépendait des maires. À l'époque, les maires des villages étaient nommés par les Allemands. Ce n'étaient pas des votes à bulletin. Ils étaient nommés par les Allemands. Je ne me rappelle plus comment on les appelait. Le maire que nous avons eu donnait la permission d'avoir un cochon, mais il fallait être au minimum quatre dans la famille, je crois. Si on avait voulu en avoir davantage, on n'aurait pas eu le droit. On le faisait en cachette. On en avait plusieurs. Les derniers cochons qu'on a tués à la maison, c'était en 1969. Jusqu'en 1969, on a tué des cochons. On en a tué sept. On les faisait venir. Mais pour les faire venir, il faut travailler la terre, faire du maïs, des pommes de terre, des betteraves, du blé. C'est un travail. Je l'ai fait tout gosse, déjà. Avant d'aller en classe, tous les matins et à 16 h, on allait dans la châtaigneraie avec ma mère chercher du bois pour l'hiver. On allait voir si on trouvait du bois sec. On le ramassait et on le transportait à la maison. Là, ils sont chauffés au fioul ou à l'électricité. »

### **Écolier**

« À l'école, il y avait un poêle au centre de la pièce. Il fallait le remplir de bois. Le mardi après-midi, c'était le jour de promenade. On allait chercher du bois pour se chauffer. Il y avait peut-être huit classes, huit pièces. À un moment, c'était l'habitation des maîtres. À l'époque, c'était un maître ou une maîtresse, pas un professeur. Ils étaient aussi intelligents que les professeurs. Quand ils passaient pour être instituteurs, c'était aussi dur que maintenant. Dans chaque classe, il y avait un poêle. C'étaient les enfants qui, le mardi après-midi, portaient un petit fagot de bois. C'était le jour de promenade, le mardi après-midi, mais c'était pour aller chercher du bois. Ça faisait une promenade, aussi ! Mais il fallait le porter, quand même. On était bêtes, on jouait à qui porterait le plus gros. Mais c'était comme ça. »

### **Pendant l'Occupation**

« Pour manger, pendant l'Occupation, c'était un peu difficile. Il fallait travailler beaucoup et en plus, après le travail, il fallait cultiver les terrains qu'on avait. Là, avant, c'était un champ. Ces maisons que vous voyez, c'était un champ. Les gens avaient un morceau chacun. Une année, on y faisait des pommes de terre. En automne, il fallait semer le blé. On récoltait le blé et on repassait ça au propriétaire. C'était un fermier. Ça marchait comme ça. Il avait tout prêt, le propriétaire. Mais heureusement parce que dans les villes, ils ont souffert plus que nous. Après coup, on s'est débrouillés. On faisait beaucoup de contrebande. »

## **La contrebande**

« De France en Espagne, c'était du tulle, du poivre, du cochon, de la manganate... Qu'est-ce qu'il y avait encore ? La base, surtout, c'étaient des habits, des souliers et des lunettes de soleil. Ils étaient plus forts que les Français. Il y avait une rencontre dans un coin qu'on connaissait. La douane nous surveillait. Je me souviens d'une fois... On a passé pour une fortune de films de cinéma d'ici en Espagne. Il y en a deux qui étaient délégués pour se faire attraper. C'étaient des appâts pour pouvoir passer le reste. Quand ils vous attrapaient, ils vous emmenaient au poste. Après, vous étiez libre. Alors nous pouvions passer. Les pneus de voiture, tout ça, pareil. En Espagne, ils n'avaient pas de caoutchouc. On déléguait deux personnes. Il fallait payer une amende. On ne les mettait pas en taule, à l'époque. On se faisait attraper, mais derrière, il y avait vingt personnes qui passaient. C'était surveillé. "Ils sont au poste, maintenant, on peut y aller." Plein de trucs comme ça. J'ai traversé la rivière, le Tech, même en plein hiver, des milliers de fois. Je transportais du tulle et je l'apportais à une personne qui était de l'autre côté de la rivière pour ne pas passer sur les passerelles. Je sortais de la maison, j'emportais le paquet et je le transportais de l'autre côté du Tech. Mais ça se passait toujours le soir, pas dans la journée. C'était en 1942, 1943, 1945. En 1950, c'est la dernière fois que j'ai fait dans la contrebande. »

## **Rugby**

« En 1950, il y avait une équipe de rugby. Moi, je suis là. Il y avait beaucoup de joueurs de Perpignan. Ça, c'était un gala qu'on avait fait à Camprodon. C'est une équipe de Barcelone. On avait fait le match là-bas. En 1950, on ne passait pas encore. Il n'y avait pas la route. On y est allés à pied, on est partis de bon matin et on est revenus le lendemain matin. On a fait la fête là-bas. C'était en 1950. Je ne me souviens pas exactement, mais cette photo, je la garde comme souvenir. J'avais vingt ans. J'étais jeune. Là, il y a tous les noms des joueurs. Vous ne les connaissez pas, c'est sûr. Il y avait des Internationaux. C'est le premier sport dans l'Occitanie. C'est l'Occitanie, maintenant. Pour moi, c'est les Pyrénées-Orientales. Ça ne change pas. »

## **Guerre d'Algérie**

« Après la guerre, nous avons connu des événements. Nous avons vécu la guerre d'Indochine... Il y a eu quelques jeunes tués là-bas. Et la guerre d'Algérie. Nous avons eu aussi quatre ou cinq jeunes qui sont morts. Certains étaient déjà dans la police, dans la gendarmerie. Ils ont appelé à un moment donné la gendarmerie en Algérie. D'autres, c'étaient des appelés, ceux qu'on appelle maintenant la Fnaca. C'est tous ceux qui sont revenus de cette guerre d'Algérie. Il y en a qui ont passé deux ou trois ans là-bas. Ça a duré un moment, ça. Et puis il y a eu la rentrée de ceux qu'on appelle les pieds-noirs, tous les Algériens qui ont été rapatriés vers la France. Ils ont fui l'Algérie. J'ai fait mon service militaire en Algérie. J'ai été appelé là-bas. Ma classe a été appelée. À dix-neuf ou vingt ans, on partait au service militaire. Ma classe est partie en Algérie, à Maison-Carrée. Après, j'ai été affecté à l'hôpital Maillot d'Alger. L'hôpital Maillot se trouve près du port d'Alger. Alger est une ville assez étalée sur la mer et en montagne. C'est drôle. Ce n'est pas plat. Ça m'a marqué parce que c'était au début de la guerre d'Algérie. Quand on passait avec les véhicules sur la route, on nous jetait des pierres. On ne portait jamais le casque et après, on nous a obligés à le mettre pour ne pas recevoir des cailloux sur la tête. Ça a commencé comme ça. Après, ça a été les armes. Mais je n'ai pas trop connu. Au bout de dix-huit mois, je suis parti. J'ai été



libéré. Après, j'ai été rappelé. Au bout d'un mois que j'étais là, j'ai été rappelé pour entrer de nouveau dans l'armée au terrain de l'armée du Larzac. C'est assez grand. On se disait : "Un beau jour, on va nous dire de repartir là-bas." Mais non. Finalement, on y est restés un mois et demi, à peu près. On nous a relâchés. »

## **Enfance**

« Ma mère était femme de ménage. Mon père avait fait un peu de tout. Il avait fait du charbon de bois pendant la guerre. Il faisait des coupes d'arbres et il faisait du charbon. Il a commencé... J'allais encore à l'école. Ils ont commencé à fabriquer le pont d'Espagne en 1937 ou 1936... Mon père travaillait là-bas. Après, ils ont continué la route. Avant, ils faisaient tout à la pelle et à la pioche. Il n'y avait pas d'outils. C'était la pelle et la pioche. »

## **Mariage**

« Je suis dans cette maison depuis septembre 1974. On a fait construire. Ma femme travaillait à la maison de retraite. On y travaillait tous les deux. Ça allait très bien. Elle est morte avant la retraite. Elle n'a profité de rien, rien, rien. Elle n'a pas eu de chance. Pourtant, elle n'avait jamais été malade. Elle a fait une rupture d'anévrisme. Il n'y avait rien à faire. C'est la vie. Elle avait soixante-sept ans. Elle avait neuf mois de moins que moi. On était nés la même année, moi en février et elle en novembre. Maintenant, on l'aurait mise à la maison de retraite. Ma femme a fait un arrêt de travail sans solde à la maison de retraite pour soigner sa maman. Elle a été handicapée. Elle est tombée, elle s'est cassé le col du fémur. Le docteur ne l'a jamais compris. Elle avait une fracture. Elle ne s'est jamais plus tenue. Elle souffrait le martyr. Ma femme, pour la soigner, a fait un arrêt de travail. Maintenant, on l'aurait mise à la maison de retraite. Mais avant, les parents, c'étaient les parents. On ne les abandonnait jamais. Elle a fait un arrêt de travail sans solde. Après, elle a dû faire une année de plus pour récupérer les trimestres qu'il lui manquait et elle n'a profité de rien. Elle a fait un an de plus de travail que ce qu'il fallait. Pour rien. Mais enfin bon... On ne le sait pas, au départ, comment ça va se passer. »

## **Coronavirus**

« On est restés à la maison. On ne bougeait pas. On était bien, ici. On allait juste faire les courses avec un masque. Pendant la guerre, quand on était sous l'Occupation, on n'était pas libres. Là, les jeunes ne l'auraient pas supporté. Il n'y avait pas de cinéma, pas de danse, rien. Il n'y avait pas de jeux. On ne pouvait rien faire. On était occupés. À partir de 21 h, tout fermait et il n'y avait pas de lumière. Il y avait beaucoup de maisons et les volets... Maintenant, ça ferme. À l'époque, la lumière traversait. Les Allemands venaient taper à la porte : "Lumière éteinte." Bon, il n'y avait pas de télé, à l'époque. On était frontaliers. Les Allemands étaient sur place. C'était une vraie occupation. Il y avait beaucoup de résistants, mais ils ont été attrapés. Il y a toujours des langues de vipère, comme on dit. Ils ont été dénoncés. Ils ne sont pas revenus des camps de concentration. Ils sont passés au gaz, tous. Mais à part ça, c'étaient plutôt des anciens, des gens de quarante ans, des gens mûrs. Ça se passait quand même assez bien. Il n'y avait pas de jeunes Allemands, ici. Les jeunes étaient dans les villes. Les jeunes, c'était dur. Une fois, je me trouvais chez ma grand-mère. Soit-disant qu'il y avait des maquisards qui avaient été lâchés au Pla Guillem par avion. Les Allemands qui étaient à Prats sont passés dans tous les mas pour fouiller toutes les pièces et vérifier que personne n'était caché. C'étaient des ordres qu'on leur avait donnés, ils les exécutaient. Je me souviens, c'était fin août ou juillet. On est allés tout cacher, les boudins, les

saucissons... Quand on a vu qu'ils fouillaient tous les mas, mon grand-père nous a dit : "Vite, cachez tout, ils fouillent toutes les maisons !" On les a cachés. Ils les auraient pris pour les manger. C'était de la bonne boustifaille ! C'étaient des vrais saucissons. Maintenant, vous, les jeunes, vous ne connaissez pas le goût. C'est dommage. Comme vous n'avez pas connu ça, vous ne pouvez pas vous imaginer le goût que ça avait par rapport à maintenant. Maintenant, le saucisson, pour moi, ce n'est pas bon. Il n'y a rien de bon. Vous n'avez pas eu la chance d'avoir le goût des aliments de l'époque, des aliments bons. C'était du bio, du véritable bio. Tandis que maintenant... Chez nous, on dit "vous n'avez pas de palais". Le goût, on le retrouve par le palais. C'est dommage qu'ils n'aient pas connu. Ils ne mangent que de la saloperie, maintenant. C'est dommage. C'est pour ça qu'il y a tant de maladies. »



Angel LOPEZ POZOS, né en 1932 à Manresa, Espagne

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

« Je suis né... Pas en 1929, mais en 1932. Quand on est rentrés en France, on était à Oloron-Sainte-Marie, dans les Basses-Pyrénées. Je n'avais pas dix ans. J'avais huit ans. On était dans un refuge. Ils ont passé un avis que toutes les femmes qui auraient plus de deux enfants qui n'auraient pas dix ans et dont le père n'était pas en France... Mon père a été prisonnier sous Franco. Il a été envoyé aux travaux forcés au Maroc. Il ne pouvait pas être avec nous. Ça s'est passé en 1939. Ils ont passé cet avis en disant qu'une femme avec deux enfants de moins de dix ans serait renvoyée systématiquement en Espagne. Ma mère ne pouvait pas aller en Espagne parce qu'elle était condamnée à la prison à vie. Elle était avec un groupe de jeunes à Manresa, ma ville en Espagne. Le soir, ils sortaient pour contrôler les nationalistes. Les nationalistes, c'étaient les gens de Franco. À cause de ça, elle a été condamnée par le régime de Franco, après la guerre, à *cadena perpétua*, la prison à vie. Nous le savions, ma mère le savait. Ma grand-mère est passée en France... »

### **Guerre d'Espagne et exil**

« Quand nous sommes passés par Le Perthus, on y est restés huit ou dix jours. On attendait que la frontière s'ouvre pour passer. Elle s'est ouverte à partir du 26 janvier 1939. Au début, il y avait huit ou dix jours pour faire passer les femmes, les hommes, tous ceux qui n'étaient pas des militaires. Après nous, c'étaient les militaires. »

« Il y a eu cet avis en 1939. La guerre commençait, en septembre. Ma mère ne pouvait pas retourner en Espagne. Elle ne savait pas comment faire. Elle connaissait beaucoup de monde. Elle avait trente ans. Un monsieur qui n'avait rien de particulier avec ma mère, mais qui la connaissait bien, lui a dit : "Si tu veux, je dirai que je suis ton mari et que j'ai deux enfants, mais au lieu de vous appeler Lopez, vous vous appellerez Castro." Cet homme s'appelait Juan Castro. Mon vrai père s'appelait Juan Lopez. Ma mère nous a expliqué ça. Elle nous a demandé ce qu'on en pensait. Mon frère avait deux ans de plus que moi. Pour lui, c'était bon. C'était pour moi qu'il fallait changer l'âge. Il fallait que je m'appelle Castro et que je sois né en 1929 au lieu de 1932. Dans les camps de concentration, de 1939 à 1943, je me suis appelé Castro. On y a passé trois ans. Je peux vous dire les camps qu'on a faits. Le premier, c'était Gurs, dans les Basses-Pyrénées. Le deuxième, ça a été Agde et le troisième, c'était Rivesaltes. On est restés trois ans. Mon père est décédé en 1942. Il est parti à la guerre quand j'avais six ou sept ans, en 1937. On ne l'a plus revu. Il est mort en 1942 à l'hôpital de Manresa. J'ai vécu sans mon père. Mon frère aussi, et surtout ma mère. »

« À ce moment-là, on ne parlait pas de républicains. En Espagne, il y avait deux syndicats. L'UGT, c'étaient les socialistes, et la CNT, c'étaient les anarchistes, mais pas les anarchistes comme on en entend parler. C'était un syndicat. C'étaient les deux grands syndicats. En 1931, ils ont gagné les élections cantonales. C'est à cause de ça. Après, avec la guerre, il y a eu d'autres partis, mais surtout les communistes. Il n'y en avait pas beaucoup en Espagne, mais pendant la guerre, on était un peu sous la tutelle des Russes. Comme ils n'ont pas pu s'introduire pour nous gouverner, pour gouverner les républicains, ils sont partis. Ils nous ont laissés. Franco a gagné la guerre à cause d'Hitler et de Mussolini. Personne ne nous a aidés. Personne n'a voulu de notre République, l'organisation des républicains depuis 1931, la Deuxième République. Quand la guerre a commencé à tout envahir, Franco nous a laissé un morceau de la Catalogne, Le Perthus, Figueras... Ils ont laissé ça libre pour qu'on puisse partir. C'est un peu mélangé... Ma mère nous a inscrits pour partir. On était un groupe d'une trentaine d'enfants de cinq à dix-huit ans. Ceux

qui nous ont emmenés, c'étaient des grandes personnes de vingt-cinq ou trente ans qui connaissaient la route. On a mis une dizaine de jours avant d'arriver à Figueras. Nous sommes arrivés au Perthus avec la neige. C'était en hiver. On nous a mis dans le château qu'il y a là-haut, le château de Requesens. On n'a pas pu rentrer en France parce que la frontière était fermée. On y est restés huit ou dix jours. Quand la frontière a été ouverte, on est passés au Boulou. On a dormi dehors. Il y a une grande place avant d'entrer dans la gare. On a dormi là, dehors. Il faisait un froid de canard. Les gens nous ont donné des couvertures, un peu à boire. Le matin, on a pris le train. On ne savait pas où on allait. »

### **Arrivée en France**

« On est arrivés à Montignac. On était une quinzaine. Ils nous déposaient un peu partout. C'était un train qui s'arrêtait un peu partout. On voyait qu'ils descendaient des enfants, des personnes... On nous distribuait un peu à chaque ville ou village où le train s'arrêtait. C'était pour qu'on ne soit pas tous au même endroit. On a été éparpillés un peu partout. On ne savait pas si ma mère, ma grand-mère ou ma tante étaient passées. Quand nous sommes arrivés à Montignac, les premiers jours, on était dans une usine désaffectée. Au bout de deux ou trois jours, des gens venaient nous voir pour accueillir un ou deux enfants en attendant de trouver les parents. Il y avait des jeunes coiffeurs qui étaient mariés depuis peu. Ils nous ont pris, mon frère et moi. Dans toutes les mairies, partout où il y avait des réfugiés, des femmes et des enfants, il y avait les noms. Dans toutes les mairies où nous étions, nous, comme réfugiés. Le monsieur s'appelait Gilbert. Mon fils s'appelle Gilbert parce que quand il est né, je lui ai donné son nom. Au lieu de mettre le nom de mon père... Mon père était mort. J'ai voulu le reconnaître, lui. C'était un moment difficile pour nous. Au bout de trois mois, on a trouvé à la mairie de Limoges le nom de ma mère. Elle s'appelait Eloisa Pozos. Pozos, c'était le nom de sa mère. Pour savoir si c'était vraiment notre mère, entre maires, ils se sont contactés. Nous, on n'avait pas le téléphone. Et c'était ma mère. Ma mère, pendant ce temps-là, avait trouvé sa mère, sa sœur et des personnes qui étaient passées ensemble. Elles vivaient dans le même immeuble, à Oloron-Sainte-Marie. Au lieu de partir tout de suite, on est restés deux ou trois mois avec eux en attendant que ma mère aille trouver sa mère. Quand elle a été avec sa mère, à Oloron-Sainte-Marie, ils nous ont emmenés avec eux. C'était au mois de juillet, août. On était dans un refuge à Oloron-Sainte-Marie. C'était comme un centre. Oloron-Sainte-Marie, c'est dans le 64. Le camp de concentration, à ce moment-là, ce n'était pas pour nous. À part dans les Pyrénées-Orientales, à côté d'Argelès, il y avait Bram. C'était un camp de concentration aussi. Il y en avait deux ou trois. »

### **Camps de concentration**

« On ne peut pas expliquer les camps de concentration à quelqu'un qui n'y est pas allé. Si vous étiez malade, il fallait vous débrouiller. Beaucoup de misère. On ne pouvait pas se laver. Il n'y avait rien de tout ça. Beaucoup de gens mouraient. C'est la faute à personne. C'est la faute que nous sommes des réfugiés, c'est tout. La France nous a accueillis. Je dis merci à la France, malgré tout. De toute façon, on ne pouvait pas aller ailleurs. Il fallait passer par la France. Même si la frontière avait été fermée, on serait passés quand même. On n'allait pas rester là en attendant que Franco vienne nous cueillir. On est entre 400 000 et 500 000 réfugiés à être passés. 200 000 ou 300 000 sont rentrés en France au bout de trois mois. Tout le monde n'allait pas rester en France. Celui qui n'avait rien à faire en France rentrait chez lui. »

« Quand la guerre a éclaté, mon père avait trente-six ans. Il est né en 1900. Il a été appelé pour défendre la République. Il se trouvait dans une bataille contre les Italiens à Guadalajara. Il n'a pas été fait prisonnier tout de suite, il a fait d'autres choses avant. Guadalajara, c'est la dernière bataille qu'il a faite. Ils l'ont appelé en 1937, il est parti et il n'est jamais revenu. Quand il écrivait à ma mère, il disait : "Bientôt, j'aurai une permission et on pourra se voir." Cette permission n'arrivait jamais. Jamais il n'est venu. Il est parti, il a été fait prisonnier par Franco lors de la bataille contre les Italiens à Guadalajara, en Espagne. Je dis en Espagne parce qu'il y a Guadalajara au Mexique aussi. Beaucoup de villes espagnoles sont répétées en Amérique du Sud. Ce sont les colons qui ont amené tout ça. C'est à Guadalajara qu'il a été fait prisonnier. C'était une bataille contre les Italiens.

Ils l'ont emmené au Maroc, aux travaux forcés. Nous, on est arrivés au camp de Rivesaltes en 1941. On y est restés jusqu'à l'hiver 1942-1943. Mon père est mort en 1942. »

« Ma mère travaillait à la cuisine, à Rivesaltes. Le camp de Rivesaltes, ce sont des îlots. On était dans l'îlot K, baraque 33. Je suis allé au camp de Rivesaltes en 2018. J'ai trouvé une écrivaine. J'ai oublié son nom. Je lui ai expliqué un peu. Elle avait dans la tête que dans le camp, les femmes et les enfants étaient gardés par des gendarmes. Je lui ai dit que ce n'étaient pas des gendarmes. Les hommes étaient gardés comme nous. Ceux qui étaient gardés par des gendarmes, c'étaient les anarchistes, les communistes qui voulaient se révolutionner un peu. Il y avait un endroit pour les garder. Mais nous, non. Il y avait le camp des femmes et des enfants et le camp des hommes. Ils ne se voyaient pas, les hommes et les femmes. Quand il y avait du mauvais temps, beaucoup de vent, les hommes venaient porter à manger parce que la cuisine et les baraques, ce n'était pas à côté. Il venait des hommes pour nous porter les grosses marmites militaires. On allait à l'école, dans le camp. »

« Il y avait une baraque pour l'école. Ce n'étaient pas des professeurs. On nous faisait l'école en espagnol. En Espagne, il fallait payer l'école. Jusqu'à douze ou treize ans, il n'y avait pas d'école. C'était à partir de quatorze ans. C'était pour les grands. Il fallait commencer à savoir lire et écrire. Nos parents nous envoyaient chez des instituteurs qui faisaient ça chez eux. Ce n'était pas le gouvernement qui commandait. Je savais lire, je savais écrire, je savais les quatre règles, tout ça. Je disais : "Pourquoi vous nous faites l'école en espagnol ? Je voudrais que vienne un professeur français qui nous fasse l'école en français." C'était un commandant militaire. Au lieu d'être côté Franco, il était côté républicain. C'est lui qui nous faisait l'école. Il était instruit. Il disait : "On ne peut pas passer tous les professeurs ou les instituteurs. Ils sont au front." C'était pendant la guerre. 1941, c'était déjà la guerre mondiale. On n'allait pas à l'école. Des fois, on n'y allait pas. On mangeait dans une cantine séparée. On nous donnait à manger en premier, les enfants. Au camp de Rivesaltes, pas dans les autres camps. Dans les autres camps, on n'allait pas à l'école. Comme on n'allait pas à l'école, un beau jour, il nous a dit : "Celui qui ne viendra pas à l'école ne pourra pas aller manger. Je vais distribuer des cartons. La couleur changera tous les jours." Il y avait une signature du commandant qui faisait l'instituteur. "Comme ça, si vous ne venez pas à l'école, vous ne mangerez pas." J'avais des copains... Nous, on avait de la chance, pas les autres. Le frère de mon grand-père, qui était à Lyon, envoyait de l'argent à ma mère, parfois un colis avec des sardines, des boîtes de conserve. On pouvait sortir. On avait fait un trou dans le barbelé et on sortait. Quand ils nous voyaient arriver... Je vous dis que ce n'étaient pas des gendarmes. Ils portaient un brassard, simplement. Quand ils nous voyaient arriver, ils faisaient demi-tour et ils s'en allaient plus loin. Ils savaient très bien que nous allions revenir. Ma mère était dans le camp. Mon frère venait avec nous, parfois. Quand on rentrait, ils faisaient pareil. Quand ils nous

voyaient arriver, ils faisaient demi-tour et on rentrait par le même trou. Ils ne bouchaient pas le trou. »

« On allait à Rivesaltes, au cinéma. Comme j'avais de l'argent que ma mère me donnait, j'achetais de la saccharine parce qu'il n'y avait pas de sucre. Si on pouvait trouver des bonbons... Il n'y en avait pas beaucoup, mais des fois, on en trouvait. Dans notre baraque, il y avait des enfants de cinq ou six ans. Ils nous attendaient. Nous, on avait douze ans. Je vous raconte la vie du camp de Rivesaltes. Je peux vous raconter la vie du camp d'Agde. C'était plus triste. Là, on était mieux. On avait des baraques en pierre. Ma mère travaillait à la cuisine. Mon frère était plus grand, il avait quatorze ans. Il était télégraphiste. Il n'y avait rien, pas de téléphone dans le camp. Il prenait le télégramme et il l'amenait à l'îlot ou à la baraque parce qu'il y avait une cheffe de baraque. On était pas mal, dans le camp. On s'amusait comme on pouvait. On n'allait pas tous les jours au cinéma, mais quand on sortait, on allait au cinéma et on achetait des choses pour les enfants plus petits qui nous attendaient. »

« Dans une baraque, il devait y avoir trente ou quarante personnes avec des enfants, minimum. Les baraques du camp de Gurs, au début, il y avait toujours quatre chambres, deux au début et deux à la fin. Il y avait la chambre de celle qui s'occupait de la baraque, la directrice. Quand il y avait quelque chose, on venait la voir. Nous, on avait une chambre parce que ma mère travaillait à la cuisine. On était avec ma mère et mon frère dans une chambre de 14 mètres carrés. C'était juste pour dormir. Il y en avait une autre qui servait de douche, mais il n'y avait pas de douche. C'était pour que les femmes et les enfants puissent se laver. Si vous avez une casserole, vous vous lavez. Il y avait de l'eau mais pas de douche. Et l'autre, c'était comme une infirmerie. Si vous aviez mal, si vous aviez besoin d'aspirine... Il n'y avait que des aspirines, de toute façon. Dans les autres camps, il n'y avait rien. Gurs, c'étaient des baraques en bois. On est restés quatre ou cinq mois. Ce n'était pas la joie. À Agde aussi, on sortait. On allait à la ville ou à la mer, au Cap d'Agde. Ce n'était pas à côté ! On sortait par les barbelés et on revenait de la même façon. Ils ne disaient rien. Les gendarmes ne nous auraient pas laissés passer. On ne pouvait pas mettre des gendarmes partout. C'étaient des gens comme tout le monde, qui étaient payés, avec un brassard. »

### **Sortie des camps**

« Quand la Croix-Rouge nous a emmenés à Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, on est restés six mois. Après, ma mère a été sortie du camp de concentration par une personne qui venait voir des femmes pour parler avec elles et les faire sortir. Ma mère était très malade à ce moment-là. Nous, on était à Chambon. Cet homme a sorti ma mère, qui était malade. C'est grâce à lui si ma mère était vivante, à ce moment-là. Il faisait du charbon. Ça tombait qu'il avait le même âge que ma mère. Ils sont nés la même année, en 1909. Ils se plaisaient. Quand il a fait sortir ma mère, elle a passé 2 semaines au Boulou pour se rétablir. Cet homme a dit à ma mère : "Maintenant, il y a deux questions. Soit on reste ensemble et on fait venir les enfants qui sont à Chambon, soit on fait venir les enfants et vous vivez séparément de moi." Ma mère a dit : "On va vivre ensemble parce que tu m'as sortie du camp. Je te connais depuis deux ou trois mois." Ils n'avaient jamais vécu ensemble. Ma mère lui a dit : "Tu m'as sauvé la vie. Nous allons faire venir les enfants et nous allons vivre ensemble." Ils n'étaient pas mariés. Ils se sont mariés plus tard, à Baillestavy, à 5 kilomètres de Valmanya. »

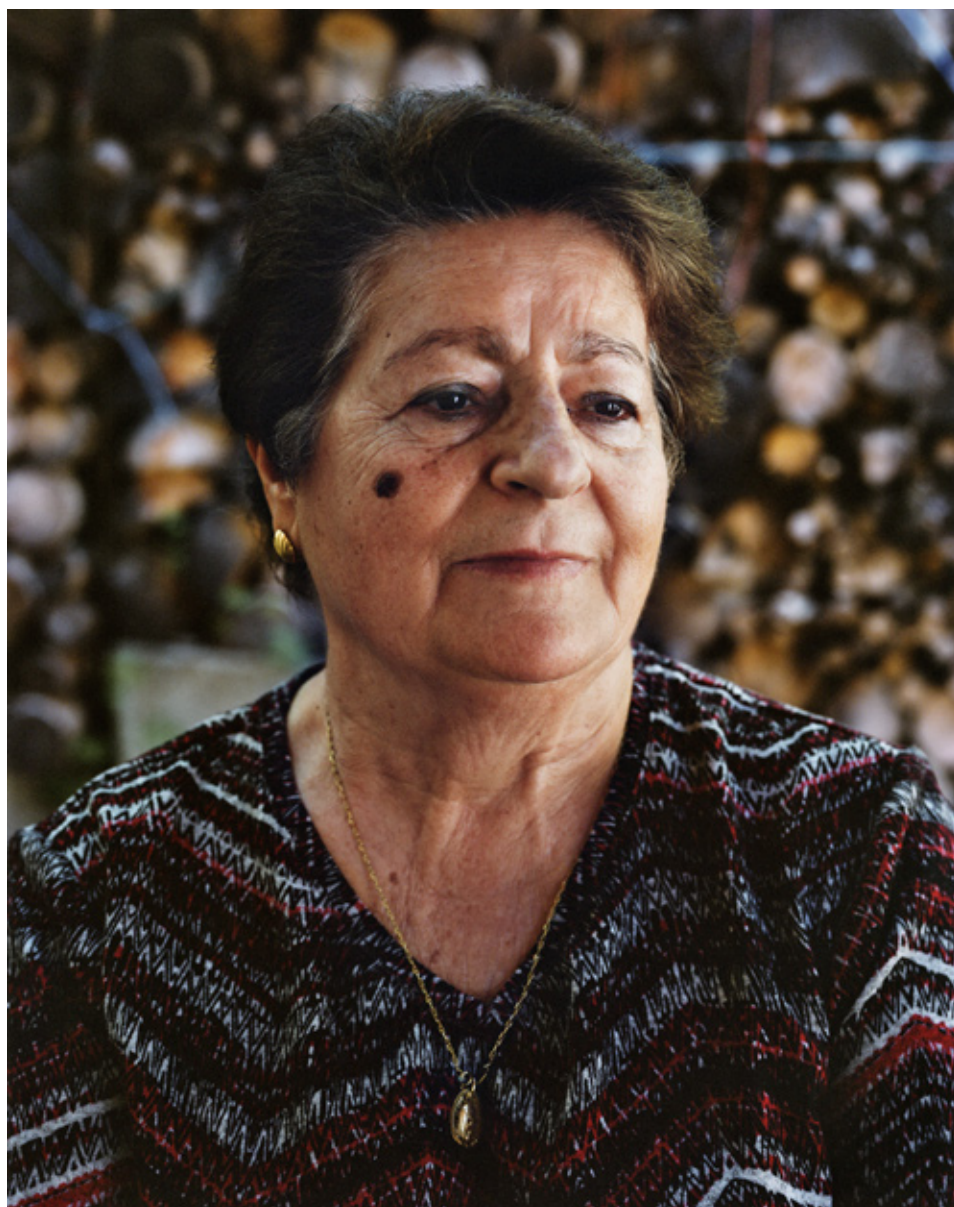
## **Prats-de-Mollo et Paris**

« Je suis arrivé ici fin 1951. Je ne connaissais pas Prats-de-Mollo. On était de l'autre côté, à Baillestavy. Il y a le village qui a été brûlé par les Allemands, Valmanya. Il est dans l'autre vallée, derrière, au pied du Canigou. »

« Je suis resté à Prats-de-Mollo à cause du travail, on a fait la route. Quand la route a été finie, j'ai voulu m'en aller. Ma femme ne voulait pas... Ce n'était pas ma femme, on n'était pas mariés. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas que je m'en aille. "Si tu t'en vas, tu ne reviendras pas." Peut-être qu'elle avait raison. Il y avait les égouts à faire. Il n'y avait pas d'égouts, ici. Ça tombait bien qu'il y avait les égouts à faire. Il me fallait un mois ou deux d'autre chose, je ne pouvais pas rester sans rien faire. Je ne voulais pas être au chômage. Je n'ai jamais été au chômage. Je me suis embauché là en attendant. J'avais un chantier à faire à Amélie-les-Bains. On s'est mariés en 1953. J'ai appris la télévision et la radio par correspondance. J'ai payé moi-même. Personne ne me l'a payé. J'ai travaillé. J'avais un enfant. Heureusement, ma femme travaillait à l'usine. Ma mère était à Paris. Quand je lui ai dit que j'avais le diplôme de radio et que je voulais continuer avec la télévision, elle m'a dit : "Tu n'as qu'à venir ici, à Paris." J'ai dit à ma femme : "Qu'est-ce qu'on fait ? Si tu veux que plus tard, on ait une maison, qu'on puisse faire quelque chose de notre vie..." »

« Ma femme ne voulait pas trop monter à Paris. J'ai dit : "Si on reste là, on ne pourra rien faire. Ici, les gens sont particuliers." Il y en a qui disaient : "S'il veut dépanner les téléviseurs, ce ne sera pas mon téléviseur." On n'était pas bien vus. Alors je suis parti à Paris avec ma femme et Gilbert, l'enfant, qui avait cinq ans. On est restés cinquante ans à Paris. »





Irène MONTURIOL, née le 19 août 1949 à Espinavell, Espagne

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Irène et Pallade Monturiol, 26 mai 2022

### *1) Pallade Monturiol*

« Je suis né à la Coste de Dalt et je suis resté là-bas jusqu'à mes vingt-sept ans. C'est une ferme qui se trouve sur la route en remontant vers le col d'Ares. »

#### **Contrebande**

« On passait à pied par la montagne pour aller en Espagne. On faisait de la contrebande. Il n'y avait pas la route du col d'Ares. Ils allaient chercher le vin en Espagne et portaient tout sur le dos. Avant, c'était moins cher en Espagne. Tous les gens de Prats allaient chercher des trucs en Espagne, à pied. Encore maintenant... On partait la nuit, à pied. Il y avait des douaniers. Il y avait la douane, la volante, à Prats. Ils gardaient la route. Ils étaient partout. On savait à peu près où ils passaient. On passait de l'autre côté pour ne pas les trouver. Un chemin de contrebande allait de La Preste en passant par Espinavell. Tout le monde le faisait à pied. On passait par le col d'Ares, c'était plus près, mais les douaniers montaient à pied pour surveiller. Ils se cachaient partout. Il fallait savoir s'ils y étaient. On allait chercher en Espagne, surtout. On n'emportait rien. On apportait des fois un peu de café pour les parents, pour les amis, pour la famille. On allait chercher du vin, de l'alcool, de l'anisette, un peu de tout. C'était beaucoup moins cher. Ça valait le coup. C'était de 1941 jusqu'en 1950. À quinze ans, j'achetais le vin en Espagne. On portait des litres de vin sur le dos. Les Espagnols nous remontaient avec les mulets jusqu'à la moitié du chemin et on finissait à pied. On en a fait, des trucs ! »

« On était à la Coste de Dalt. Il y avait des types qui portaient des moteurs de camions, de voitures à la ferme. Les Espagnols venaient les chercher. Ils étaient quatre ou cinq et portaient le moteur sur le dos jusqu'au col d'Ares. »

#### **Transhumance**

« Après, il y a eu les bêtes. On allait en montagne, en transhumance, pour les troupeaux. Quand on était à la Coste de Dalt, on allait de la Coste de Dalt au Costabonne. Et quand on était au Mir, on allait du Mir à l'Ouillat. On montait au mois de juin et on descendait au mois d'octobre. On montait une fois par semaine pour leur donner du sel. Avant, il y avait un berger. Maintenant, il n'y en a plus. C'est le propriétaire lui-même qui les garde. Chacun garde les siens. »

« Avant, il y avait un berger. Il y avait un refuge. Il dormait là-bas. Il descendait une fois par semaine pour chercher du ravitaillement. De la Coste de Dalt vers le Costabonne, il faut compter 3 heures de marche. On suivait la crête des montagnes, près de la frontière. Au Mir, c'était pareil. Il y avait 3 heures, à peu près. On emmenait les bêtes à l'Ouillat. Ces montagnes ont plein de noms. Il y a l'Ouillat, les Estables... Et les gens du Tech ont la Coumelade. »

### *2) Irène Monturiol, née Quintana.*

« Je suis née le 19 août 1949 derrière la montagne, à Espinavell. Je suis née en Espagne. À vol d'oiseau, ce n'est pas loin. J'ai connu Pallade... Avant, on te payait mieux en France que là-bas.

On venait sans papiers, en cachette, ramasser les cerises, faire les vendanges. On s'est connus à Céret quand j'allais ramasser les cerises. Mes parents avaient des vaches. Ils étaient au village. Ils n'avaient pas beaucoup de vaches, une dizaine. Je suis venue travailler à Prats parce que je ne voulais pas travailler à la terre, et j'y suis toujours. Ça fait cinquante-six ans que je suis à Prats. Je suis venue là parce que je travaillais à l'hôtel Costabonne. Après, j'ai travaillé pendant vingt-quatre ans aux thermes de La Preste. »

### **Thermes de La Preste**

« Je faisais les thermes le matin et la ferme l'après-midi, les foins et tout. Ça faisait une double journée. Mais quand on est jeune... Je me levais à 4 h 30. On commençait à 6 h, on finissait à midi. À 13 h, j'étais à la maison. Je faisais les soins aux thermes. Je faisais les entéroclyses, c'est comme des lavements. J'y ai travaillé vingt-quatre ans et j'ai fait les entéroclyses au moins vingt ans. J'ai fait un peu tout. Les entéroclyses, c'est un goutte-à-goutte rectal. C'est pour les infections urinaires. Après, ils ont voulu mettre la rhumato. Ils ont fait la boue. Après, ils ont arrêté parce qu'il fallait trop de personnel, je pense. Ils font des cataplasmes à la boue. Ils faisaient venir du kaolin de l'Allier et on l'appliquait sur les gens là où ils avaient mal. Ça faisait du bien. Après, ils ont arrêté. Ils ont mis des cataplasmes. Ils ont fait une piscine, aussi. Heureusement que ça y est. Ça amène du travail. Quand j'ai commencé là-bas, on ne travaillait que six mois, et six mois au chômage. Mais des fois, ils ne te payaient pas. On était trois ou quatre mois au chômage. Ça me plaisait. Ce sont des saisons de mars jusqu'à fin novembre. Avant, il y avait beaucoup de monde. Maintenant, je n'en sais rien. »

« Ce sont des cures de trois semaines. Avant, il y avait quatre ou cinq docteurs. Maintenant, il n'y en a plus. Je ne sais pas comment ils font. À Prats, il y en avait trois. Il n'y en a plus qu'un. Les curistes étaient obligés d'aller voir le médecin trois fois, même s'il ne faisait pas grand-chose. Ils devaient faire trois visites. Ils arrivaient avec l'ordonnance du médecin. Il ne fallait pas faire n'importe quoi : s'il te disait trois douches, c'était trois douches, trois minutes... On devait suivre l'ordonnance. Ma foi, ça me plaisait, on voyait du monde. Ça m'a toujours plu, le contact. Il y en a qui ne voulaient pas arrêter pour ne pas que ça recommence. Des fois, ils faisaient trois ans et après ils arrêtaient un ou deux ans, puis ils revenaient. Heureusement qu'il y a La Preste. Sinon, Prats, c'est mort. Ça amène un peu de monde et de travail. Comme travail, il y a la maison de retraite à La Preste. Après, il y a du boulot dans les hôtels. »

### **Guerre d'Espagne**

« Mon père est parti à la guerre à seize ans. Ils allaient les chercher dans les maisons, jeunes. Ils ne demandaient pas de quel parti ils étaient. Ils les mettaient ici ou là. Il a fait trois ans de guerre. Après, ils lui ont fait faire le service militaire à Barcelone. En tout, il a fait sept ans. Il racontait la guerre. C'était... Il l'a vécue. À Espinavell, il y avait les Maghrébins. Il les appelait les Maures. Ils venaient du Maghreb. Ils étaient méchants. Ils sont montés jusque-là. Après, il y a eu la Retirada. Ma mère disait tout le temps qu'ils arrivaient, qu'ils étaient morts de faim. Ils entraient dans les maisons et ils se servaient. »

« Il passait des gens à pied. Tout le monde allait là-bas et donnait à manger. Il y en a beaucoup qui sont passés. Il y avait quelqu'un à Molló qui était du côté de Franco. S'il voyait passer des réfugiés, il les faisait fusiller. Il les dénonçait. Les pauvres n'avaient fait aucun mal. Ils portaient. Ils arrivaient au col d'Ares, à Espinavell. Ils avaient parfois une voiture, des chevaux. Ils

emmenaient tout. Et après, ils abandonnaient les choses. Il y en a qui se sont fait riches avec la Retirada. Là-haut, avant d'arriver au col d'Ares côté espagnol, il y avait peut-être trois cents voitures. Il n'y avait pas de route. Ils arrivaient là-bas et ils les laissaient. Il y en a qui avaient des bijoux. Il y en a qui les dépouillaient, des gens qu'on connaît. Il y en a qui avaient de l'or. Ils se sont fait riches avec. Les gens emmenaient tout. Il y en a qui en ont profité. »

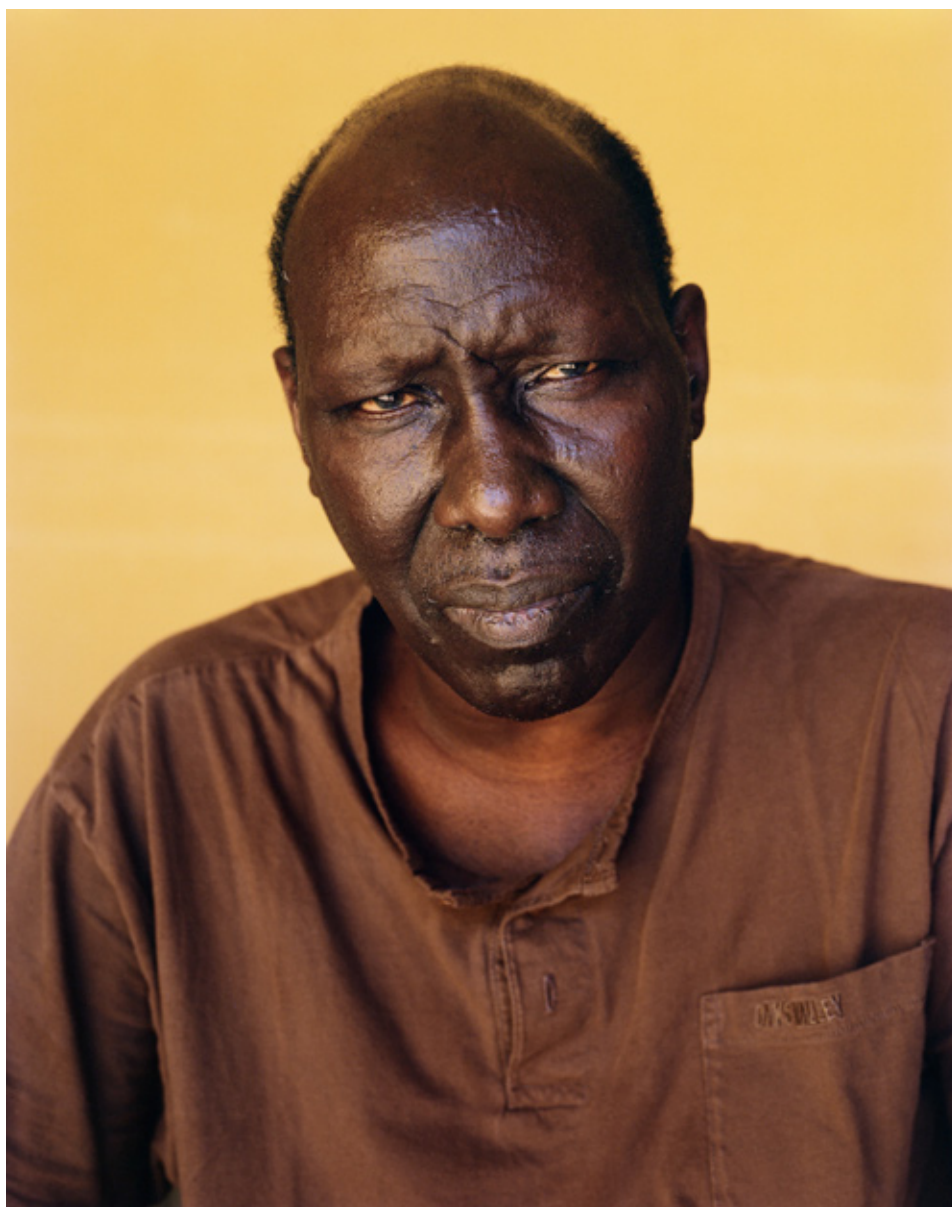
« Pendant la guerre d'Espagne, ce qui était triste, c'est qu'ils se tuaient entre frères. Ils ne demandaient pas de quel parti ils étaient. Des fois, ils se battaient entre frères. La guerre civile... Après la guerre, j'ai vécu l'époque de Franco. On ne faisait pas ce qu'on voulait. C'était pas rigolo. Par exemple, moi, j'allais à l'école. Je suis catalane, mais je ne sais pas l'écrire. Ils nous apprenaient l'espagnol parce que c'était interdit. Les carabiniers étaient durs. Ils avaient la gâchette facile. Ils étaient mauvais. C'étaient des temps durs. »

« Franco était dur. C'est vrai qu'on n'avait pas beaucoup de sous. À Espinavell, mes parents avaient des vaches. On plantait beaucoup de patates qu'on vendait. On achetait le vin, le sucre et le riz avec les pommes de terre. Il n'y avait pas grand-chose. On avait l'habitude. Il y avait beaucoup de truites et pas beaucoup de pêcheurs. Mon père pêchait des truites et, pour gagner quatre sous, avec ma mère, on descendait à La Forge, avant La Preste. Il y avait un restaurant qui nous achetait les truites. Des fois, on y venait le matin et le soir. »

## **Coronavirus**

« Ce qui m'a manqué le plus, c'était d'aller en Espagne. On ne pouvait pas y aller. Mes enfants ne pouvaient pas venir de Narbonne. On se parlait en visio. C'est ce qui me manquait le plus. Nous, on faisait les courses à Prats. On pouvait marcher tant de kilomètres. Je marchais jusqu'en haut, je redescendais jusqu'en bas... On était dehors. On pouvait sortir. On ne s'en rendait pas compte. Ce qui m'agaçait le plus, c'était de remplir tout le temps ce papier. Des fois, on portait des œufs en bas, de l'autre côté de la route. Et même pour aller là-bas, il fallait marquer sur le papier. C'est ça qui m'agaçait. Après, on allait à Prats aux courses. On ne disait rien. On avait toujours peur de l'attraper. Le premier, ça a été dur. Et finalement, l'autre fois, on l'a attrapé. On faisait attention. On a voulu se faire plaisir. On est allés voir le match de rugby à Perpignan. Je ne sais pas si c'est le monsieur à côté avec qui on parlait, on n'avait pas le masque. Deux jours après, on était malades. Moi, j'ai été malade deux jours. Lui, c'était plus léger. Mais si ça avait été la première fois, qu'est-ce que ça aurait été dur... Quand on voyait tous ces malades et ces morts... Mais après, c'est vrai que ça ne nous a pas trop porté peine. On était tout le temps dehors. »

« Ma fille est à côté, mais elle essayait de ne pas trop venir. Elle est aide-soignante. Elle travaille avec les personnes âgées. Ils se testaient souvent, mais avec le petit à l'école, on faisait attention. C'était un peu compliqué. Le petit va à Céret, au collège. Il ne l'a pas attrapé encore. L'autre fois, quand on l'a attrapé, le pauvre, il n'osait pas rentrer. Il a peur. C'est une drôle d'époque qu'on vit, et ce n'est pas fini. Enfin... C'est comme ça. »



Cyril FALL, né le 21 juillet 1960 à Kaolack, Sénégal

Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

Entretien avec Cyril Fall, 23 mai 2022

### **Du Sénégal à Prats-de-Mollo**

« Je suis né le 21 juillet 1960 à Kaolack, au Sénégal. Avant d'arriver à l'Ehpad, je vivais à Perpignan. Si je suis venu ici, c'est parce que j'ai été marié avec une Pratéenne. Nous n'avons pas eu d'enfants. Nous avons divorcé. »

« Mes parents étaient cultivateurs au Sénégal. Ils sont morts il y a trente ans. »

### **Agent de propreté à Toulouse**

« J'ai été agent de propreté à Toulouse, en lavage industriel. Mes mains sont abîmées. C'est à cause des produits chimiques. Cela me fait souffrir. »

### **Coronavirus**

« Je connais peu la région, je n'ai jamais marché dans les montagnes. »

« Les périodes de confinement ont été difficiles à vivre. J'étais seul, enfermé dans ma chambre. C'était une expérience amère. »





Michel FERRER, né le 2 août 1933 à Hjar, Aragon, Espagne

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Michel Ferrer, 2 juin 2022

« Je ne suis pas né à Prats. Je suis espagnol. Je suis né à côté de Saragosse, en Catalogne. Je suis entré le 7 février 1936 en France, par Cerbère. Après, on est allés dans le Gers, dans un camp de concentration pendant quatorze mois. Des parents à nous, qui sont rentrés avant la guerre, nous ont fait les papiers. On est sortis à Torreilles. On est restés un an à Torreilles. En 1942, on est allés à Prats-de-Mollo quand il y a eu la deuxième inondation. La première, c'était en 1940 et la deuxième, en 1942. On est restés à Prats-de-Mollo. Mon père et ma mère sont décédés ici et ma femme aussi. »

### **De l'Espagne à la France**

« Je suis né en 1933 près de Saragosse, en Aragon. C'est la province de Teruel. Les départements s'appellent des provinces, là-bas. Le village s'appelle Hajar. Je suis entré en France à cinq ans et demi.

On est partis de chez nous. Mon père avait une maison. On a mis pratiquement un an pour entrer en France. C'était la guerre sous Franco. Des fois, on restait quatre ou cinq mois dans un patelin. Mon père essayait de travailler et finalement, on est entrés le 7 février. Ça a été la débâcle partout sur la frontière. »

« J'ai passé le tunnel à pied. On passait tous par le tunnel. Le train, évidemment, ne marchait pas. Tout le monde, hommes et femmes, quand ils sortaient du tunnel, c'était la police française qui les prenait en charge. Les hommes, ils les mettaient à Argelès provisoirement, et les femmes avec les gosses sur le train. Ils les ont éparpillés. Après, on a essayé de se rassembler. Je suis passé par Cerbère, Planell et Falco sont passés par Saint-Laurent-de-Cerdans, un peu plus bas. À l'époque, à Prats, en 1942-1943, il y avait trois cents Espagnols. Il y en avait partout. Ils travaillaient dans les fermes pour pouvoir manger. Petit à petit, chacun s'est débrouillé. Ils ont été accueillis à l'école, au camp de vacances. En 1942, il y en a qui sont venus en France... Les inondations avaient amené la route. Ils sont venus travailler pour la route, pour manger et dormir. Il y avait plus de cent ouvriers. Ils travaillaient pour la France. Après, chacun se débrouillait comme il pouvait. »

« J'ai quitté mon village natal au mois de septembre 1937. Pendant deux ans, on a reculé en fonction des avancées de Franco. On restait six mois, un an. On est restés neuf mois et quelques dans un patelin à côté de Barcelone. On se disait : "Maintenant, Franco recule, peut-être qu'on va rentrer chez nous." Finalement, on a dû tous partir. C'est pour ça que je ne regarde pas la télé depuis qu'il y a la guerre en Ukraine. Quand je vois les gosses, les femmes, les hommes... Ça me donne envie de me jeter par la fenêtre. Alors j'éteins. Je ne regarde pas, je m'en vais au lit à 21 h ou même avant. Je ne regarde pas. Je ne dormirais pas de la nuit. Un jour, j'ai voulu regarder et je n'ai pas dormi. Ça revient un peu. On n'a pas fait de progrès. C'est une misère, ce qui se passe là-bas... Vous voyez des enfants, des bébés et combien de blessés ! Les uns mutilés d'un bras, les autres d'une jambe. C'est pas au top. Enfin... Je prends la télécommande et j'éteins. Je ne peux pas voir. Je préfère voir des hommes du quartier. Il y a M. Ribes qui habite sur la route de La Preste. Il vient parce qu'il a un cousin là. On discute de choses de maintenant, mais pas de la guerre. Un jour, ils ont commencé à parler de la guerre et j'ai dit : "Moi, je m'en vais." Quand j'y vais, ils n'en parlent pas. On se connaît depuis tout jeunes. »

« Mes parents étaient agriculteurs. Mais j'avais des frères. Il y en a un qui est mort à la guerre en Espagne. Comme ils étaient à la guerre, mobilisés, si Franco arrivait, ils prenaient les parents.



Alors les parents partaient. À partir de dix-huit ans, dix-neuf ans, ils étaient tous mobilisés. J'avais deux frères à la guerre. Mon père a dit : "Si Franco nous prend..." On était contre Franco. Tout le monde fuyait. Mon père travaillait la terre. Il était agriculteur. De Saragosse, il y a 400 kilomètres. Il a emmené une charrette et deux mulets. On les a laissés au port de Portbou, en bas, à côté de Cerbère, du côté espagnol. On ne pouvait pas passer par le tunnel. On les a abandonnés là-bas. Mon père est parti à Argelès dans le camp et nous, on est partis avec le train. On s'est retrouvés en 1943. Il était à Orléans. En 1943, il a pu venir ici. C'était la guerre, déjà, en France. »

### **Arrivée en France**

« Mon père était âgé. Il travaillait dans un domaine. Ils étaient sept ou huit Espagnols. Les Français étaient à la guerre. Ils ont pris les Espagnols du camp pour travailler dans le domaine. Ils étaient payés et logés. En 1943, mon papa est venu à Prats. On avait des parents à Torreilles. Mon père écrivait à Torreilles et Torreilles nous écrivait. On arrivait à correspondre par les cousins. On habitait à 5 ou 6 kilomètres en haut de Prats. »

« Quand nous sommes arrivés en France, nous avons été séparés. Mon père était dans un camp à Argelès, et nous, on est allés dans le Gers. Ils ne te demandaient pas où tu voulais aller ! Et on faisait la correspondance avec les cousins de Torreilles. Lui, il leur écrivait, ma mère aussi, alors on a su où il était. Lui ne savait pas où on était, nous non plus. Il était parti. On ne savait pas où il était. On a eu le contact à cause des parents de Torreilles. C'était triste. Ça m'embête d'en parler. Tout jeune, je n'y pensais plus. On y pense, mais à mon âge, ça me revient. Avec les enfants... Des fois, ils me disent : "Parlons un peu de la Retirada." Je leur dis : "Non, parlons d'autre chose." Des fois, ça les intéresse un peu. »

### **Camp d'accueil**

« C'était le camp. On était enfermés. On ne pouvait pas sortir. C'était l'armée. C'était gardé par les CRS. À l'époque, ce n'étaient pas des CRS, c'étaient des gendarmes. C'était un camp militaire de l'armée française. Il y avait des chevaux, des gros hangars. On dormait, une petite couverture par personne, sur le ciment. Il y avait un grillage assez haut pour ne pas sortir. Les gendarmes sonnaient la trompette. Il y avait le café le matin, un peu de ragoût le midi et le soir. On a passé un an comme ça. Pour se laver, il y avait des tuyaux d'eau froide. On se lavait comme on pouvait. On a souffert. C'étaient les camps où on a été reçus pendant plus d'un an. Il y en a qui sont restés plus longtemps, ceux qui n'avaient pas de famille. Nous, ça a été la famille. Avec le maire de Torreilles, ils ont fait les papiers. Il fallait un responsable pour pouvoir sortir. Ce sont les parents qui se sont rendus responsables de nous. C'est triste. La vie était triste. J'avais six ou sept ans. Mon frère avait cinq ans de plus. Et ma mère... Elle avait déjà plus de cinquante ans. Moi, je suis le dernier. Quand je suis né, ma mère avait quarante-deux ans. Elle me le disait toujours. La pauvre, on n'en parlait pas. Quand on parlait d'Espagne, elle s'en allait ou elle se mettait à pleurer. On n'en parlait jamais. Mes enfants, ils m'ont toujours dit : "Jamais on n'a pu savoir ce que mama..." Ils l'ont connue, tous. Quand ma mère est morte, Claude avait sept ou huit ans. J'ai deux enfants plus âgés. Jamais elle n'a voulu en parler. Je le regrette. Je sais comment ça s'est passé. Moi, je leur ai expliqué ce que ma mère me disait. J'étais un petit gamin. »

## **Naturalisé en France**

« Mon père, ce qu'il voulait, c'était rentrer en Espagne. Il n'a pas pu. Il est mort en 1957. Il avait soixante-douze ans. Il a perdu la tête. On lui disait : "Tu vois la tour de Mir ? Derrière, c'est l'Espagne." Il voulait partir à tout prix. Il fallait le surveiller. Il voulait partir en Espagne. La police de Franco... Lui, il voulait rentrer. »

« La frontière était surveillée, à l'époque. Il y avait toujours une patrouille en France et une en Espagne. Elles surveillaient. Il n'y avait pas la route. On ne passait pas en voiture. Cette route, je l'ai vu faire. J'ai la carte d'identité "né en Espagne". Je suis naturalisé. Les enfants ont fait des études, tous. Chaque année, il fallait que le patron me fasse un certificat de travail pour les enfants, pour pouvoir entrer à l'école, en étant étranger. J'en avais marre. À trente-sept ans, j'ai dit "allez, je vais me faire naturaliser". J'ai fait les quatre jours dans l'armée française, à Tarascon. J'y allais comme les jeunes. Quatre jours là-bas. Mais sur la carte, c'est écrit "né en Espagne à Hajar". Quand la police le voit, elle te regarde un peu... Maintenant, ça passe, mais il n'y a pas si longtemps, ça ne passait pas. J'ai commencé à y aller, j'avais trente-sept ans. Ça fait quarante ans. Maintenant, je n'y vais plus. Je ne conduis plus. J'ai donné la voiture à Claude. Je ne pouvais pas conduire. Je prends trop de comprimés. Claude me disait : "Papa, si tu as un accident..." J'ai conduit pendant quarante-quatre ans au chantier, des camions, des fourgons, des voitures. J'étais responsable des ouvriers. Il m'a dit : "Si tu as un accident maintenant, ils te retireront le permis et tu seras embêté." En 1993, j'ai été opéré. J'ai eu quatre pontages à Montpellier. Je suis allé à Toulouse trois fois pour des stents. On était sept à Prats à avoir été opérés du cœur. Je suis le seul. Il y en a qui ont été opérés bien plus tard que moi. Moi, je ne bois pas d'alcool, je fais attention à ce que je mange, à ce que je fais. Je suis le seul qui reste sur les sept. Ce mois-ci, ça fera vingt-neuf ans. »

## **Prats-de-Mollo**

« Quand on est sorti du camp, mon père était à Orléans. Pour travailler, il fallait faire du bois. Les entreprises ne voulaient pas t'assurer. Il faisait du bois et du charbon. Dans ces montagnes que vous voyez là-haut, on dormait dans des cabanons qu'on faisait avec des branches. On coupait du bois et on faisait du charbon pour le vendre. Il y avait des Espagnols, peut-être deux cents. Ils coupaient le bois, ils faisaient du charbon et ils le vendaient. Ça payait bien. Au fur et à mesure, chacun est parti là où il a pu. Nous, on est restés à Prats. J'ai connu plus de deux cents Espagnols qui travaillaient au village dans les fermes pour garder des vaches, pour labourer. Mes parents ont fait du bois comme tant d'autres avant eux. Il y avait des patrons qui payaient à la tâche. Ils payaient au mètre cube, au stère de bois. On a fait ça jusqu'en 1945. Après, on est descendus aux Hostalets. Il y avait un petit hôtel. Maintenant, il est fermé. Il a travaillé pour une entreprise à côté du cinéma, le bâtiment en pierre, à Prats. Il a travaillé pour un entrepreneur assuré. Il a travaillé à seize ou dix-sept ans. Après, le pauvre n'en pouvait plus. Il avait une retraite minable. »

## **École**

« On habitait dans des fermes. À Saint-Sauveur, il y avait une école. Je n'y allais que deux fois par semaine. Pour avoir la maison qu'on habitait, on devait garder des vaches. "Aujourd'hui, tu ne vas pas à l'école. Nous, on fait du bois et toi, tu garderas les vaches." À La Preste, il y avait une autre

école. À Prats, j'ai connu plus de deux mille habitants. Maintenant, ceux qui habitent à Prats toute l'année, on est sept cents ou huit cents. Il y a mille cent et quelques votants. Ce sont des propriétaires qui habitent en bas et qui votent ici. L'année des élections, il y en a eu mille cent et quelques. Mais en hiver, on n'arrive pas à huit cents. Que des personnes âgées. Et chaque mois, il y en a... Hier, une dame de quatre-vingt-treize ans est décédée. »

### **Ouvrier dans le bâtiment**

« Moi, j'ai commencé dans le bâtiment le jour de mon anniversaire. À l'époque, on avait quinze jours de congés. Les fêtes de Prats, c'est du 17 juillet jusqu'au 1er août, les fêtes locales. On posait nos congés. J'ai commencé le 2 août dans l'entreprise. J'ai travaillé quarante-quatre ans pile, vingt-huit ans avec un patron et après avec la dame qui l'a achetée. Quand je suis allé en mairie pour faire la retraite, une dame m'a dit : "Vous avez les papiers ?" "Oui. Ils sont faciles. 1949 jusqu'en 1992 dans la même entreprise." "Ce n'est pas possible !" Elle a regardé le dossier. C'était toujours la même entreprise, même si elle avait changé de nom. Quarante-quatre ans de bâtiment. C'est pour ça que mes genoux, pour marcher, c'est douloureux. Enfin... Planell est venu à Prats en 1960 pour travailler sur les deux gros ponts. Il habitait à Toulouse. C'est une entreprise de Toulouse qui a fait les ponts. Ils sont venus avec des ouvriers de Toulouse qui habitaient à Prats pendant trois ans. Après, il s'est marié à Prats. Il est parti, mais il est revenu à Prats. Voilà notre vie. Eh oui... Ce n'est pas une joie. »

### **Coronavirus**

« Les enfants m'ont dit : "Tu aurais fait un militaire du diable. Papa, si tu sors..." Ça fait déjà trois ans que je ne descends pas dans la ville basse. Avec ma femme, je ne pouvais pas descendre. Ça va faire un an et demi qu'elle est morte. C'est ma belle-sœur qui me monte les commissions. Mais si j'allais là où on a fait les photos, je mettais le masque. Il y en avait là-bas qui ne le mettaient pas. Mais quand on discutait, je m'approchais. Il y en avait un qui me disait : "On dirait qu'on te fait peur." Je lui ai dit : "Reste là. Moi, je reste là." J'arrivais à la porte, j'enlevais le masque. Ça fait trois ans que j'ai donné la voiture que j'avais. Il y en avait toujours. J'ai eu les piqûres. Maintenant, le 20 août, il faut que j'aille à la pharmacie pour faire la quatrième. Regardez. Cathy viendra ici. Je descendrai en voiture avec elle, j'irai au rendez-vous deux minutes et je remonterai. Je ne veux pas qu'un voisin dise : "Ce petit vieux nous a donné la maladie." On est sortis ensemble et je ne l'ai pas mis, mais sinon, je le mets toujours. Il y en a qui me disent que j'aurais fait un militaire du diable. De tous les hommes que vous avez vus là-bas, il y en a deux ou trois qui ont été fatigués. »

« Ici, la pharmacie ne faisait pas les vaccins. Le docteur en avait trop. Claude a dit : "On te descendra à Céret." Il a téléphoné. Il connaît du monde à Céret, comme il est maire. Il connaissait un docteur. Il a dit : "Tel jour, vous vous présentez et je vous pique." Il y avait la queue. Il m'a appelé, il m'a piqué tout de suite. Deux fois à Céret, une fois à la pharmacie de Prats et maintenant, le 20, il faut que j'y aille. Et pour la grippe, moi et ma femme, depuis que Claude est infirmier... Ça fait des années. Ça fait plus de trente ans qu'il est infirmier. Il nous piquait chaque année pour la grippe. Tu la prends ou tu la prends pas, c'est pas pour une piqûre... L'autre jour, les hommes là-bas... "Tu te fais piquer, Michel ?" "Bien sûr que je me fais piquer !" "Oui, mais dans deux ou trois mois, il faudra se faire piquer pour la grippe." "Eh bien,

je me ferai piquer pour la grippe." Si je suis là... Finalement, on est des copains. On se connaît de la vie. Il y en a qui se sont vaccinés, d'autres non. Un jour, il en arrive un. Il s'assoit à côté de moi. Je lui dis "pousse-toi". "Tu as peur de moi ?" "Non, mais je ne veux pas que tu me touches." »

« Je fais ce que Claude me dit. Je le fais au top. Je n'ai jamais été fatigué, rien du tout. Fatigué des jambes et du dos, oui, mais pas de ça. Maintenant, je descends. Le matin, avant qu'il fasse trop chaud, je vais jusque là-bas. Ça fait 300 ou 400 mètres pour descendre. Ça me fait 1 kilomètre. L'après-midi, je monte. Il y a un lotissement par-dessus où il y a des maisons. Je fais 1 kilomètre par jour environ. Le docteur de Prats vient chaque mois pour me marquer les médicaments. Je prends huit comprimés par jour. Le matin, cinq, le midi et le soir. L'infirmière vient chaque matin à 8 h pour la tension. Les aides-soignantes viennent à 6 h 30, à un quart d'heure près. Elles viennent me dire bonjour, elles passent cinq minutes. "Ça va ? Tu n'as besoin de rien ? Allez, à demain." Je suis surveillé. En étant tout seul... J'ai un téléphone, et j'en ai un en bas qui communique avec celui-là. Ils marchent tous les trois ensemble. S'il y a un problème, j'ai les voisins qui sont impeccables, des amis à Claude. Ils ont acheté la maison à côté il y a deux ans. "S'il y a un problème, tu appuies." Il faut s'incliner. Il y en a qui disent qu'ils font comme ils veulent. Ah, tu fais comme tu veux... »

« J'écoute les conseils quand ils sont bons. J'ai eu des problèmes des fois en travaillant au chantier avec des ouvriers. "Tu vas faire ça." "C'est toujours moi !" "Écoute, tu es payé pour le faire." Si on te respecte, ça marche toujours bien. Il faut se respecter les uns les autres. Je ne dis jamais une parole, du mal de quelqu'un, même en rigolant. Il faut le respect. Si tu les respectes, les gens te respectent. Planell, il n'est pas de la même année. On a un an. Ça fait depuis 1993 que j'ai arrêté de travailler. De temps en temps, il vient me dire bonjour. Lui, il fait encore du vélo. Électrique, quand même. »

### **Frères et sœur**

« En France, j'avais un frère. Il est mort. Sa femme est encore vivante. J'avais une sœur qui habitait à Pia, mais elle avait habité à Prats. Elle était beaucoup plus âgée que moi. Elle avait quinze ans de plus que moi. Les deux autres, on est allés aux enterrements, un à Saragosse, l'autre au village, dans la maison que mon père a faite, et un autre qui est mort pendant la guerre. On était cinq frères et une sœur. J'en avais un mort et deux qui vivaient en Espagne. Ils étaient militaires. Il y en avait deux qui étaient militaires. L'autre... Il y avait les caravanes comme on voit dans les films, avec des charrettes et des voitures. Quelqu'un du village a dit à mon père : "Ton frère vient de passer, il n'est pas loin." Il avait déjà quatorze ans. Il est mort en 2000. Papa a dit : "Je vais appeler tonton pour qu'ils nous attendent. On fera le chemin ensemble." Il y a eu des bombardements de Franco. Mon père est venu vers Barcelone, l'autre est parti vers Valence. Quand ils sont arrivés, il y en a qui ont eu de la chance, il y avait des bateaux qui partaient au Mexique. Des expatriés au Mexique. Ils sont arrivés avec une heure de retard. Le bateau était parti. La troupe de Franco les a fait rentrer au village, chacun chez soi. Ils en ont bavé. Il a vécu avec mon oncle. Il avait quinze ans, à l'époque. Tant qu'il ne pouvait pas travailler, il habitait avec mon oncle. Il est mort en 2000, au village où je suis né. »

« Un de mes frères est mort en traversant l'Èbre. Une fois, il nous avait montré les photos. C'était affreux. Les gens nageaient. C'était un fleuve immense. Et les autres, pan, pan, pan ! Ils les liquidaient. On n'était pas pour Franco. Les parents, c'étaient des ouvriers. Ils étaient pour la

République. Il fallait partir, sinon ils ne faisaient pas dans le détail. Ils les fusillaient comme des lapins. C'est pour ça que quand je vois tout ça... Ce sont mes parents qui me l'ont raconté cinquante fois. »



Arlette CHEVALIER, née le 9 décembre 1947 à Martres-Tolosane, Haute-Garonne

Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

Arlette CHEVALIER, 19 mai 2022

Arlette Chevalier a vécu à Toulouse et Saint-Cyprien, elle est née le 9 décembre 1947 à Martres-Tolosane (31).

Entrée en Ehpad en décembre 2021 suite à une chute. Peu d'informations sur son parcours. Elle fut maroquinière et a une fille qui vit à Eaunes (31).

Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France.



Madeleine PALAU née CASES, née le 12 avril 1934 à Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France





Maurice PALAU, né le 2 mars 1935 à Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

## Entretien avec Madeleine et Maurice Palau, 27 mai 2022

Madeline Palau : « Je suis née le 12 avril 1934 ici, à Prats-de-Mollo, à Can Camaou. C'est une boîte de nuit maintenant, sur la route de La Preste. Il y avait mes grands-parents, là-bas. Je suis née là-bas, à la ferme. Voilà, je suis née ici. Je suis l'aînée de sept enfants. Mon père était maçon. Il est mort à l'âge de quarante-six ans. Avec sept enfants, on en a bavé. Ma foi, vous savez, l'aînée de sept... Je ne pouvais pas sortir comme mes autres copines. Il fallait que je m'occupe de mes frères. On ne pouvait jamais sortir. On était toujours avec des enfants. C'est pour ça que j'adore les enfants. Je suis née comme ça. Après moi, il y a des jumelles. Il y a mon frère. On a vingt ans de différence. Vingt ans ! Quand il est né, c'est moi la première qui l'ai tenu. Ce sont des souvenirs, pour moi. »

Maurice Palau : « Je suis né à Prats-de-Mollo le 2 mars 1935. Mon père était plombier. »

### **Retirada**

Maurice Palau : « La Retirada, c'est un mot catalan. Ça veut dire "on se retire". En 1939, les voitures arrivaient au col d'Ares. J'y suis allé... Ils les balançaient dans le ravin parce qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Il n'y avait pas la route. Des tas de voitures énormes. Les Espagnols passaient avec ceux qui portaient les enfants. C'était un trouble pour les petits enfants. Ma mère leur donnait à manger de temps en temps. On l'a vécue, mais on l'a mal vécue. Ça nous faisait de la peine de voir des gens comme ça. Il y avait un homme de Prats-de-Mollo avec une jambe en bois. On le voit sur des photos. Il aidait les petits enfants à passer de chaque côté du col d'Ares. Ça a marqué, aussi. Les gens d'ici, de Prats, avaient des parents à Camprodon. Des fois, ils les amenaient à Prats pour les garder. Il y avait deux camps, un ici sur la rivière qui descend, et un autre à la Baillanouse. Il fallait faire attention. On ne pouvait pas sortir. Il y avait des Espagnols qui n'étaient pas francs. Ils étaient durs. Et beaucoup de paysans en ont profité parce qu'ils ne passaient pas par la route mais par les petits chemins. Il y a un chemin qui descend par le col d'Ares et d'autres là-bas, sous la tour de Mir. Ils sont passés par La Preste, aussi. Ce n'étaient pas que des militaires qui passaient. Il y avait beaucoup de familles, des enfants. Après, il y a eu les Allemands. Comme c'était la frontière, les Allemands patrouillaient. C'est sûr qu'avec Franco, ils avaient tout ce qu'ils voulaient, les Allemands. Ils nous empêchaient d'aller en Espagne. Quand Franco est parti, ils ont fait les passeports. C'était plus facile. Du temps de Franco, la route était coupée. Elle n'était pas finie. »

### **Guerre 1939-1945 et guerre d'Algérie**

Madeline Palau : « Pendant la guerre, les Allemands nous faisaient peur. Dans la nuit, ils faisaient des rondes. On entendait les bottes, les patrouilles. J'ai un oncle, le frère à mon père, qui s'est évadé. Il a pu prendre un train. Seulement, on l'a dénoncé. Quelqu'un l'a dénoncé. Il habitait pas loin de chez nous. Un soir, on entend taper à la porte. Les Allemands allaient le chercher. Seulement, il y avait une lucarne. Il est passé par les toits. Il est allé se cacher à la ville haute. Il avait un autre frère là-haut. Dans la journée, il l'a caché dans la cheminée. Après, le pauvre a dû s'habiller en femme pour traverser la montagne. Il est parti chez une belle-sœur qu'il avait dans l'Allier, à côté de Moulins. On a été effrayés avec ces "boum, boum, boum". Les Allemands sont entrés. Ma tante est allée leur ouvrir la porte. Ils ont dit : "Où est votre mari ?" "Non, non, je ne l'ai pas vu." Ils ont regardé le traversin. Ils ont vu qu'il y avait eu deux têtes. "Regardez le traversin. Votre mari n'est pas loin." Après, ils ont vu la lucarne ouverte. Mais

il avait pu se sauver. C'était mon oncle, le frère à mon père. On lui a fait traverser la montagne déguisé en femme. Il est passé par Sant Guillem. Après, quelqu'un l'a retrouvé et l'a accompagné. On a été marqués avec ça. On avait entendu les bottes. C'était presque la maison en face. Et les coups sur la porte... Boum, boum, boum... Ça nous avait fait peur. Il est passé par les toits et il est allé chez son autre frère. Dans la journée, il s'est caché dans la cheminée. Je ne sais pas comment ils avaient arrangé ça parce que s'ils l'avaient attrapé, ils l'auraient fusillé. Ça a vraiment été une histoire... On a été marqués avec ça. On avait peur, après, quand on les entendait passer. On ne savait pas qu'il était caché là-bas. Mon père devait le savoir, mais il ne le disait pas aux enfants. Il devait avoir peur qu'on le répète. On l'a su plus tard. Les Allemands nous faisaient peur. On ne pouvait pas sortir. Il y avait des bals clandestins à côté de la piscine. J'avais emmené mes sœurs, les jumelles. On était là-bas et quelqu'un a dit : "Les Allemands ! Les Allemands !" Oh là là ! J'ai attrapé mes sœurs et on est parties en vitesse. Ils nous faisaient peur. On allait voir les danses. C'était interdit, à ce moment-là. Tout était clandestin. Mes sœurs étaient petites. Ils nous empêchaient d'aller en Espagne. Quand Franco est parti, ils ont fait les passeports. C'était plus facile. Du temps de Franco, c'est sûr qu'on ne pouvait pas y aller. Et d'abord, il n'y avait pas de route. La route était coupée. Elle n'était pas finie. »

Maurice Palau : « En 55, je suis parti en Algérie. Je suis revenu en 58. Ça bardait. On se souvient des choses qui étaient un peu mauvaises. Je suis parti la veille de la Noël, le 19 décembre, et je suis revenu en 1958, au mois de janvier. À l'époque, on faisait vingt et un mois. »

## **Mariage**

Madeleine Palau : « On allait à l'école ensemble. »

Maurice Palau : « On est parents. C'est une cousine éloignée. Alors bon... On s'est plu, on s'est mariés. »

Madeleine Palau : « On s'est mariés en 58. »

Maurice Palau : « Quand je suis revenu d'Algérie. »

Madeleine Palau : « On a eu des embêtements. Je suis de rhésus négatif et lui, positif. On a perdu deux enfants. Vous savez, on a été malheureux. Heureusement qu'on a pu en avoir un. On aurait eu trois garçons. On en a perdu deux à la naissance. C'est affreux. Pour nous, c'est affreux. On en a souffert. On a perdu le premier et le dernier. C'est celui du milieu... On n'a rien compris. Le dernier, on l'a emmené à Montpellier. À Perpignan. Ils ne savaient pas de quoi ça venait. Ils ont cherché et ils ont trouvé que moi, j'étais négative. C'est le rhésus qui n'était pas... J'ai un sang spécial. J'ai des anticorps très puissants. C'est pour ça que je n'ai pas attrapé le covid. Quand mes frères et sœurs avaient... C'est bizarre, je suis la seule. Avec sept, il n'y a que moi. Quand elles étaient petites, elles avaient toujours des coqueluches, des machins. Et moi, je n'attrapais jamais rien, jamais, jamais. Ça m'allait d'un côté, et ça m'a embêtée pour les enfants. On a été malheureux. Ça faisait deux ans qu'on était mariés. On a eu le premier. Philippe est né en 1961. L'autre en 1960. On l'a eu presque de suite, le second. Le troisième, on a mis quatre ans. 1964, le troisième. Et le premier, ils n'ont pas su de quoi ça venait. Ils nous avaient dit qu'il y avait eu un microbe, une épidémie. Ils ne savaient pas. Le troisième, on l'a emporté à Montpellier pour savoir. Et là, ils ont su. Vous savez, ils venaient me chercher au centre de Montpellier exprès parce que j'avais un sang spécial. Ils venaient souvent me chercher du sang de Montpellier. O négatif.

Ce sont des anticorps qui sont rares. Dans le département, on n'était qu'une quinzaine. Quand le général de Gaulle sortait, ils avaient peur d'un attentat. Ils demandaient du sang. J'avais le sang du général de Gaulle ! Hein, Maurice ? On leur avait même téléphoné : "S'il a besoin du sang, on lui en donnera." Ils ont répondu qu'ils en avaient assez. Ils avaient peur d'un attentat, tout le temps. On lui avait tiré dessus, déjà. Hein, Maurice ? On vous raconte des histoires... Ça ne serait jamais arrivé, maintenant, ce qui nous est arrivé. On les soigne tellement bien. Les échographies, les prises de sang... Nous, on n'avait rien. Je le dis à mes filles : "Vous êtes bien soignées." On n'avait pas de prises de sang, on ne savait pas de quelle origine on était. On ne savait rien. Ma petite-fille m'a dit : "On m'a fait une échographie en 3D." Je lui ai dit : "Tu vois ce qu'ils vous font, maintenant ? Nous, on n'avait pas ça. On n'avait rien du tout." C'est notre vie. »

### **Coronavirus**

Madeleine Palau : « Le coronavirus, ça nous a déstabilisés. Les gens ont peur. Ils ne sortent pas comme avant. On a peur. Et si j'attrape le coronavirus comme lui, je ne vous dis pas... À un moment, le docteur a dit : "Je ne sais pas ce qui va vous arriver." On ne l'a pas hospitalisé. On lui faisait des perfusions à la maison. Pour moi, c'était mieux. On ne pouvait même pas aller les voir quand ils étaient à l'hôpital. La famille ne pouvait pas aller les voir. On l'a mal vécu. On a maigri tous les deux. On a perdu 10 kg. À cause de ce virus. Il tombait souvent. J'avais toujours peur. J'entendais "boum". On en a vu, avec ce truc. Et il tousse encore. Ça ne passe pas. Ça fait deux ans que tu l'as eu. Il n'y a rien à faire. On lui a donné des antibiotiques. »

Maurice Palau : « Maintenant, il y a une pénurie de docteurs. C'est difficile d'avoir un docteur. Avant, il y en avait deux ou trois. »

Madeleine Palau : « Quatre, même. Et maintenant... »

Maurice Palau : « Maintenant, on n'en a pas. Ce sont des docteurs qui viennent mais qui repartent. »

Madeleine Palau : « Maintenant, ils font quand même un centre médical. Ce n'est pas fini, encore. Peut-être qu'il y aura plusieurs docteurs. Ça ira beaucoup mieux parce que quand on est malade, s'il faut descendre à Céret à chaque fois, ça fait loin pour nous. »

### **Couturière, postière et plombier**

Madeleine Palau : « J'ai appris la couture. Je faisais un peu de couture. Et à Prats, quand mon père est décédé, j'allais à l'usine Guiu qui faisait le tissu. Moi, j'étais à la confection. Je suis allée là-bas. »

« Et Maurice était plombier. Un peu ici, un peu là-bas... Quand on s'est mariés, il s'est installé à son compte. Je faisais les factures, je l'aidais. Je lui faisais les devis, les factures. On avait le gaz, aussi. À tout moment de la nuit et du jour... Maintenant, les gens n'osent pas venir vous déranger, mais à ce moment-là, à 23 h, on était au lit et ils sont venus sonner pour qu'on leur donne une bouteille de gaz. C'étaient des étrangers. "On voudrait du gaz." "Vous avez vu quelle heure c'est ?" "On doit utiliser la cuisine." Il a cru qu'ils disaient "on doit aller à la piscine". Il a

dit : "La piscine, vous irez demain !" Avant, on nous dérangeait à toute heure de la journée. »

« Moi, à quatorze ans, on m'a sortie de l'école pour porter des télégrammes dans les campagnes. Et là, je ne sais pas si on laisserait une fille y aller toute seule, à la campagne. J'allais au col de Sous, aux Collades, j'allais partout apporter des télégrammes. J'avais quatorze ans. J'y restais tout l'après-midi, ça faisait loin. Mon père m'a dit : "Tu restes trop longtemps, on va t'acheter un vélo." Mais je me suis foutue en l'air. J'ai tamponné. Jamais plus je n'ai pris le vélo. Ça m'agaçait, ça. Le matin, ils m'avaient mis une sonnerie. À la sonnerie, il fallait que je parte. C'était la Poste qui m'appelait. Il n'y avait pas de téléphone comme maintenant. C'était beaucoup de télégrammes des personnes, de la famille. C'était moi la préposée aux télégrammes. Mais à pied, ça faisait loin. Il y avait plein de fermes, avant. Là, il n'y en a plus. Avant, il fallait tout faire à pied. C'était une autre vie. Le vélo... J'étais toute contente d'en avoir un. J'ai bien tamponné. Je suis restée trois jours dans le coma. J'ai tamponné le coin d'une porte et ça m'avait fait un caillot de sang. Le cerveau ne s'irriguait pas comme il faut. Je suis restée trois jours dans le coma. »





Madeleine LESTIENNE, née le 3 septembre 1924 à Bonnières, Pas-de-Calais  
Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France

Madeleine LESTIENNE, 17 mai 2022

Madeleine Lestienne est née le 3 septembre 1924 à Bonnières (Pas-de-Calais)

De Rivesaltes avant son entrée à l'Ehpad El Cant dels Ocells, Prats-de-Mollo-La-Preste.



Vue de la vallée du Tech et des principaux cols depuis le Pic de Costabonne

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France





La Casanova del Dunyach, de les Salines, alt. 1255 m, mas, vallée de la Parcigoule

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France



Mas can Majoral, alt. 1100 m, en activité de 1605 à 1932, vallée de la Parcigoule

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France





La Farga de la Percigola, alt. 1075 m, forge en activité de 1684 à 1934, vallée de la Parcigoule

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France





Les Salines, alt. 1255 m, Mas, vallée de la Parcigoule  
Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France



Pépinière, vallée de la Parcigoule

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France





Roche, piste forestière de la tour de Mir

Prats-de-Mollo-La-Preste, Pyrénées-Orientales, France



Col d'Ares, du côté espagnol





Col d'Ares, Stèle commémorative de la Retirada.





Le camp de Saint-Martin qui accueillit les réfugiés républicains espagnols en février 1939.

Il se situe à la sortie de Prats-de-Mollo, direction Perpignan, bordé par la RN115 et le fleuve, le Tech.



Le camp de vacances, qui accueillit les réfugiés républicains espagnols en février 1939.

Il se situe derrière l'école de Prats-de-Mollo et est aujourd'hui un terrain de rugby.

# Le Reboiseur du Haut-Vallespir

Jean Guisset

Cet article, publié par la revue *Costabona* numéro 10 en 2021, est un extrait des mémoires de Jeannot Guisset écrits en mars 2020. La précision de ses souvenirs, assortie d'une fluidité stylistique, est remarquable. Ces mémoires permettent de parfaire la connaissance de divers sujets de la vie contemporaine de Prats-de-Mollo, notamment celle de la création de la forêt domaniale du Haut-Vallespir dont Jeannot a été l'un des acteurs principaux.

Issu d'une famille d'agriculteurs, Jean de Can Côme-Alis, né en 1935, a travaillé quelques mois en 1951 comme ouvrier de pépinière sur la commune avant d'être admis à l'école d'agriculture de Montpellier et de commencer sa carrière dans le domaine du contrôle laitier en Cerdagne-Capcir. Quelques mois après son union avec Lucette Epériquette, il intègre en 1958 le service RTM des Eaux et Forêts en tant que chef pépiniériste. En 1979, il passe le concours d'agent technique forestier auquel il est brillamment reçu.

Après un poste de titularisation en Lozère, il revient à Prats-de-Mollo où il termine sa carrière en 1995 en parallèle d'un investissement au sein du milieu associatif (dont la chasse) et de l'équipe municipale (durant trente ans à partir de 1959). Il dit avoir « caressé tous les résineux de cette forêt de [ses] mains en tant que pépiniériste pendant vingt-quatre ans, les ayant semés, cultivés, transportés sur les lieux de plantation, les ayant vus grandir et maintenant exploiter ». Il narre ici les détails de son activité professionnelle qui a contribué à la mutation du paysage de la vallée.

## Les premières actions de boisement des terrains

Jusqu'aux environs de 1955, la pauvreté et l'absence de végétation étaient un caractère vraiment frappant du Haut-Vallespir. La fraîcheur de quelques prés laissés par les inondations de 1940 et 1942, les plantations de châtaigniers et l'abondance des zones dans les ravins masquaient d'en bas cette dénudation, mais elle éclatait dès qu'on s'élevait sur les premières hauteurs pour embrasser l'ensemble du paysage à caractère pastoral. Sur une superficie de 12 000 hectares, la commune de Prats-de-Mollo-La-Preste accusait, selon les statistiques de 1952, 8200 hectares de landes contre 800 hectares de cultures et 3000 hectares de bois.

Sur 8000 hectares de pâturages ne vivaient guère plus que 620 bovins et 3450 ovins adultes. Sur le moindre recoin de la bonne terre, des banquettes étaient faites, soutenues par un mur où fleurissait une polyculture variée dans ce microclimat exceptionnel permettant de récolter pommes de terre, blé, seigle, orange, sarrasin et légumes. Chaque famille élevait des animaux pour le besoin de la consommation. Je me souviens encore d'avoir vu (aux environs de 1960) depuis Saint-Antoine cette belle polyculture à travers la campagne où chaque petite parcelle se différenciait par une couleur tel un puzzle fait de rectangles, carrés, losanges et mille autres figures.

Un premier périmètre RTM est créé en 1906. Il est nettement insuffisant, mais les agriculteurs en refusent l'extension. Seuls 766 hectares sont acquis, et il ne subsiste plus que quelques parcelles de vieux pins sylvestres dans le bassin de la Parcigoule. En 1934-1935, un deuxième reboisement eu lieu sur La Preste et La Forge, l'Artiga del Rei, l'Artiga d'en França, ainsi que sur la Coumelade, du côté de la Pina et de la Crouête (pins sylvestres, pins noirs d'Autriche, épicéas et sapins dans les clairières de hêtres). Aux environs de 1938, il était prévu le reboisement du Ramon Père, du col d'Ares à la Tour de Mir, mais ce projet a été abandonné avec la Retirada et la déclaration de la guerre de 1940.

Avec les pluies catastrophiques d'octobre 1940 et d'avril 1942, un arrêté ministériel du 25 avril 1944 fut pris, classant le département en état de catastrophe naturelle et l'étude fut confiée à un jeune ingénieur du service RTM, M. André Michel, venant de Gap, assisté de M. l'ingénieur des travaux, M. Charles Rudel, leur donnant tous pouvoirs pour protéger la population riveraine du Tech et du département. Le mot d'ordre était : « Sacrifions la montagne pour sauver la plaine. » Un brigadier-chef fut nommé à Prats, M. Saqué, expérimenté, proche de la retraite, et un autre à Corsavy, M. Salles, venant de Lozère. Ils étaient assistés de trois agents appelés gardes forestiers : Carbonne, Conrad et Lambert, avec un géomètre spécialisé pour les travaux de restauration, M. Caverivière, assisté de Soubirane, un Pratéen. Tout ce monde au début fut logé chez des particuliers. La reconnaissance fut faite sur le terrain, l'état des lieux, l'étude de toute la cartographie des terrains, tous particuliers à restaurer, à l'aide de l'ancien plan cadastral. L'étude s'avéra longue et difficile, si bien qu'un périmètre fut tracé sur carte. Ainsi furent établis les premiers contacts avec les propriétaires pour céder les terrains à l'amiable ou par expropriation. Un front d'opposition se constitua, assez uni au début (il fallait comprendre ces personnes âgées qui avaient toujours habité dans ces montagnes, propriétaires de père en fils, qui avaient vécu les désastres de la vie, qui voyaient tous leurs souvenirs disparaître, expulsés, et qui devenaient pour certains – par le prix offert – presque des réfugiés si l'on peut dire, ne trouvant pareil habitat pour la somme, et c'était triste). Mais par la ruse de l'administration, les tractations, le marchandage, ce front se dégradait, si bien que certains propriétaires riverains cédèrent. Le climat se détériore durant quelques années : tribunaux, rétrocessions, échanges de terrains, cessions. Que de combines faites qu'il a fallu vivre pour le comprendre ! Toute la vallée de la Parcigoule où vivaient une douzaine (seize au total) de familles fut complètement expropriée par utilité publique, provoquant la désertification de la population (en 1935, l'école de Saint-Sauveur avait deux instituteurs avec cinquante-trois élèves ; elle fut fermée en 1958). Il y eut également des expropriations sur les communes du Tech, Montferrer, Corsavy et Montbolo.

Sur tout le département y compris le littoral furent créés des secteurs forestiers pour la restauration et le reboisement du littoral patronnés par M. l'ingénieur en chef, M. André Michel. Mais Prats-de-Mollo était le secteur le plus important. Plusieurs pépinières forestières furent créées pour permettre un reboisement massif : à Saint-Féliu-d'Avall pour la plaine, à Escaro pour le Conflent, à La Cabanasse pour la Cerdagne et la plus importante à Prats-de-Mollo.

Ainsi, à Prats, après des études assez longues avec les expropriations, il fut décidé d'agir en moyenne montagne sur le régime torrentiel du Tech et de ses affluents par une correction méthodique des érosions et un reboisement massif des bassins torrentiels. 6000 hectares, soit la moitié de la commune, constituèrent le périmètre de restauration en grande partie par expropriation, auxquels s'ajoutaient les hectares sur la Coumelade (du Tech), de Montferrer, de Corsavy sur le Riu Ferrer, de Saint-Laurent-de-Cerdans et de Montbolo.

À Prats, le plan cadastral fut révisé et les terrains, reconnus par chaque partie, bornés. Ainsi commencèrent les premiers travaux : la maison forestière du Canidell, route du col d'Ares, construite avec deux logements et des annexes, des ateliers et un garage. Le premier étage était réservé au chef du secteur avec le bureau, le deuxième étage était à l'ingénieur Michel, présent chaque fin de semaine avec sa grande famille. La maison de Can Got, expropriée, fut restaurée et aménagée en maison forestière, et la maison Saint-Michel à La Clapère fut achetée par un particulier et s'ensuivirent tous les travaux de restauration.

Chaque bassin fut l'objet d'une étude spéciale par la création d'un grand barrage de base suivi, en remontant, aux endroits favorables, de petits barrages ou seuils de retenue de matériaux. Les parties érodées ou en glissement étaient traitées par la création de gabions et clayonnages et immédiatement végétalisées, selon la nature du sol, avec de l'aulne blanc, glutineux, feuillu en cœur, du robinier ou du

saule.

Le restant des surfaces non soumises à l'érosion fut planté avec des résineux produits par nos pépinières, ainsi que quelques feuillus précieux : chênes rouges d'Amérique, frênes, érables ou châtaigniers. Une piste fut ouverte dans chaque vallée d'une largeur de 3,50 mètres pour la desserte et des chemins forestiers furent créés sur plus de 80 kilomètres sur le secteur.

### **La mise à disposition de moyens humains**

Des crédits très importants furent mis à la disposition du chef de centre. Tous ces travaux neufs et d'entretien s'échelonnèrent sur plusieurs dizaines d'années et permirent à un important personnel d'assurer leur subsistance à Prats.

En 1958, entre permanents et saisonniers, nous étions plus de quatre-vingts personnes, y compris l'équipe de Corsavy, à travailler sur les chantiers, auxquels s'ajoutaient des travaux d'entreprise. Beaucoup de familles s'étaient trouvées sans ressources au moment des inondations et des expropriations, ce qui avait causé un climat de surexcitation ; ce climat s'est apaisé par l'ouverture des chantiers forestiers.

L'état des lieux était fait, le tout ou en partie cartographié, planifié, reconnu de la hiérarchie ; des crédits importants furent mis à disposition. Du personnel fut embauché : en premier lieu, une équipe assez spécialisée d'une quinzaine de personnes comprenant un responsable, un chef d'équipe en relation avec l'encadrement et le géomètre, un chauffeur, des ouvriers qualifiés en maçonnerie, menuiserie, maniement d'explosifs, des ouvriers polyvalents et surtout des manœuvres ; un personnel capable d'entreprendre tous les travaux proposés, des bâtiments, des ouvrages pour l'ouverture des routes forestières et des chemins. Une autre équipe comprenait un chef d'équipe responsable, un chauffeur et des ouvriers assez polyvalents pour les plantations et la confection des clayonnages, fascines et gabions à certaines périodes. L'été se faisait le dégagement des plantations pour ne pas que les jeunes plants soient étouffés par la végétation spontanée (fougères ou herbes folles en certains lieux). Ces deux équipes, quand même à l'embauche, étaient considérées comme des ouvriers occasionnels. En période hivernale, automne et printemps, se formait une troisième équipe d'ouvriers saisonniers assurant les plantations, travaillant l'été dans la station thermale ou dans les hôtels ; certains agriculteurs reprenaient les travaux des champs, fauchage, moisson et culture de fruits et de légumes pour les besoins de la famille.

En ce qui me concerne, après avoir participé à seize ans et demi à la saison hivernale de six mois, automne et printemps, aux travaux de restauration et reboisement, je rentre en tant que chef pépiniériste à vingt-trois ans aux Eaux et Forêts service RTM, comprenant une équipe de huit à neuf femmes et de quatre hommes déjà formés pour ce genre de travail par le brigadier-chef Saqué qui venait de prendre sa retraite, bon père de famille, remplacé par M. Matthey, venu d'Algérie. Ils étaient tous pères et mères, de l'âge de mes parents, certains grands-parents. Le nombre d'employés était tellement important sur le département – certains homonymes – qu'un matricule était attribué à chacun. En 1958, je portais le numéro 1252 et travaillais avec certains portant des numéros de la première dizaine. Au début 1951, nous étions payés à la quinzaine en espèces. Le brigadier, M. Saqué, en fin de quinzaine, nous attendait à l'Arbre mentider à l'arrivée des camions et nous donnait l'enveloppe, chacun comptant son argent.

### **La création et le fonctionnement des pépinières**

Pour assurer le reboisement de ces milliers d'hectares furent créées plusieurs pépinières à Prats. Pas facile de trouver un terrain favorable réunissant toutes les conditions pour l'exploitation. La première fut celle



de Can Got avec la maison restaurée en maison forestière après expropriation, desservie par une route entièrement tracée par le géomètre et faite par des ouvriers forestiers à la main : pelles, pioches et wagonnets Decauville sur rails pour le développement des matériaux (après la guerre, il n'y avait pas d'engins sur le chantier). Les premiers feuillus furent produits (aulnes variés, robiniers) et les terrains restaurés par clayonnages. Elle ne durera que quelques années avant mon embauche, servant ensuite de jardin privé à l'agent technique occupant la maison. Après, suivit l'aménagement d'un champ au moulin du Sandreu, acquis aussi par expropriation, fortement pentu. Après étude et piquetage par le géomètre du service RTM, ce champ fut aménagé en banquettes variant de 0,5 à 2 ares environ, travail fait par la main des hommes, premiers ouvriers du service. L'eau était captée sur le ravin de Coma Joan et amenée par un petit canal vers trois petits bassins servant de décantation avant d'être mise en pression par une motopompe actionnée par un moteur électrique dans une canalisation métallique munie de robinets où se raccordaient les tuyaux souples alimentant des tourniquets d'arrosage. Cette pépinière venait d'être mise en production avant mon embauche. S'ensuivit la pépinière de Can Calet, à 1000 mètres d'altitude dans la vallée de Parcigoule, et la pépinière du Canidell sur les remblais déposés par la crue, par apport de terre, des fondations des maisons de la pharmacie et du docteur Nègre contiguës. Cette terre vierge, très argileuse, difficile à travailler, m'a demandé beaucoup de savoir-faire pour la rendre fertile et facile à travailler, par apport de fumier, de chaux et engrais verts. En même temps furent créées ce que l'on appelait des bâches à semis, six au total, sortes de petits bacs avec les bords bétonnés de 1 mètre de large sur 20 mètres de longueur et 0,3 mètre de profondeur, lesquels étaient remplis avec un terreau spécial, de la terre de bruyère ayant un pH acide nécessaire pour la bonne réussite de certaines essences. Ces bacs à semis étaient ensuite enguillagés sur les côtés et recouverts de panneaux eux aussi enguillagés pour la protection contre les oiseaux et les souris ; certaines essences étaient ombragées avec des rideaux en lattes de bois fendues fabriqués par nous en période d'intempéries à l'atelier (genre canisses). Selon les essences et les besoins, le semis se faisait aussi en pleine terre au Sandreu en bandes de six lignes creusées et recouvertes de sable fin tassé pour faciliter la germination. Toute la programmation des travaux de restauration ainsi que la commande de graines, les essences prévues selon la nature des terrains et l'exposition étaient faites par le service départemental. Je recevais les graines en sac étiquetés, scellés, estampillés portant l'origine de la graine, la faculté germinatrice, l'année de la récolte, la pureté. Certaines venaient de l'étranger : Espagne, Sicile, Corse, Suisse, Europe centrale, USA et URSS, mais stockées dans les sècheries françaises de l'ONF. J'ai eu à une certaine période plus de dix espèces différentes et plus de soixante variétés ; un travail très passionnant de surveillance jour après jour en période de germination, comme des bébés. C'étaient mes bébés, les ayant tous caressés de mes mains, chacun ayant des caractéristiques différentes dans sa formation, son port, sa croissance, ses aiguilles, sa couleur, ce qui me permettait de les différencier et de les reconnaître en forêt d'un simple regard, les ayant transportés sur les terrains où ils avaient grandi. C'est pour cette raison que je dis que tous les résineux de la forêt du Haut-Vallespir sont des bébés qui ont fait maintenant de petits semis par leurs graines. Souvent au printemps, l'ingénieur m'apportait des échantillons, des petits sachets d'une centaine de graines que je semais en sa présence, cloisonnées, étiquetées puis réservées à être plantées à l'arboretum de Sant Guillem pour suivre leur adaptation. Tous les semis, selon les essences et leur croissance, étaient ensuite replantés en pleine terre. Arrachés soigneusement, protégés du soleil, triés un par un pour contrôler les défauts, classés par taille, ils étaient repiqués soit le jour même ou le lendemain, recouverts de mousse ou de sacs humides pour maintenir la fraîcheur, soit mis en jauge dans du sable et soigneusement arrosés en attendant d'être repiqués.

Le travail se faisait sur les parcelles labourées ou retournées à la bêche, fumées au fumier de bergerie, puis bien nivelées au râteau, piquetées avec un espace de 30 centimètres pour le chemin qui permettait le désherbage manuel et la pose de débris de protection. Certaines essences aimaient l'ombre dès leur jeune âge (comme les sapins), les pins plutôt la lumière. L'ouverture était faite par les hommes, les plants déposés et enterrés par les femmes, toutes des anciennes paysannes, qui savaient manier tous les outils aussi bien que « l'achade » (*aixada*) si besoin. Les plants restaient en place, selon les essences et les

besoins, un ou deux ans à l'état de semis ou de repiquage, ce qui donnait pour indiquer l'âge sur les étiquettes ou les bons de sortie 1 + 1, 1 + 2 ou 2 + 2, le premier chiffre étant l'année de semis, le second l'année de repiquage. Le printemps et l'automne, je faisais l'inventaire des semis et l'état des repiquages – c'était tout un art –, envoyé par la voie hiérarchique au service départemental. Avisé, le patron, M. Michel, savait les plants dont il pouvait disposer pour les besoins. Il établissait ainsi les bons de livraison que je recevais pour l'extraction des commandes. Possédant donc les bons de livraison et étant en contact avec les intéressés, j'extrayais les plants de terre, les triais et les calibrais soigneusement (on avait déjà des normes imposées), les mettais en jauge en paquet de 50 ou 100 pour qu'ils supportent l'attente. Soit on venait les chercher, soit je les livrais quand il s'agissait d'un grand volume vers la Cerdagne-Pyrénées 2000. Je préparais les plants pour les chantiers de Prats, Le Tech, Montferrer, Corsavy, Saint-Laurent et Montbolo, les transportant en jeep avec une remorque sur des pistes à peine carrossables. Selon les chantiers nous attendait un muletier avec un ou deux mulets pour être transportés après une demi-heure ou une heure de marche.

Les plants étaient soigneusement mis en jauge par un ou deux ouvriers qui m'accompagnaient, placés dans un endroit favorable, bien arrosés, même pralinés pour bien les conserver et recouverts de genêts pour éviter l'évaporation. C'était l'objet principal de la réussite de la plantation, et c'est pour cela que j'étais toujours de corvée avec plaisir ; ainsi, j'ai connu le moindre recoin du Vallespir. Je préparais le chantier pour que, le jour venu, tout le nécessaire soit sur place sans perte de temps.

La pépinière du Sandreu, au tout début, était très mal desservie : seul un chemin piéton partait de la route d'Espagne, du Christ du Sandreu. Un câble installé depuis le transformateur du Galliné (qui n'existait pas à cette époque) avec un wagonnet sur poulie d'un demi-mètre cube en bois sur cadre métallique faisait la liaison pour le transport des plants et des besoins. Après reconnaissance des lieux, on aménagea l'ancienne route d'Espagne, l'entrée se faisant par le Cortal dels tres Roures, une route souvent boueuse provoquant le patinage des camions sur les virages en épingle. Puis nous avons fait la liaison des deux pépinières Canidell-Sandreu par la rive droite de Roca Gallinera où les camions circulaient facilement et plus rapidement. La production de mes six premières années, de 1958 à 1962, a été de 2 460 097 plants, dont 766 404 expédiés sur la région. La production a continué jusqu'en 1989, diminuant progressivement jusqu'à la fermeture aux environs de 1992. J'étais nommé alors garde forestier.

### **Les travaux de restauration des terrains**

Chaque bassin fit objet d'une étude spéciale, aucun ne présentant la même structure. En premier lieu, une piste de 3,5 mètres fut ouverte pour la desserte avec la création aux endroits favorables d'un barrage de base, suivi en remontant, toujours aux endroits favorables, de petits barrages ou seuils de retenue de matériaux, soit en pierre bétonnées ou en gabions. Les parties rives étaient traitées par la création de gabions et de clayonnages (au tout début en bois) avec des piquets de châtaignier de 1,6 mètre sortant de 1 mètre, distant de 0,6 mètre et entrelacés de branches.

Plus tard, on employa du grillage, immédiatement comblé avec de la terre, faisant ainsi une sorte d'escalier jusqu'à la pointe de l'érosion. Sur chaque clayonnage, le replat était immédiatement végétalisé selon la nature du sol avec de l'aulne blanc, glutineux ou à feuilles en cœur, ou du robinier, espèce ayant un enracinement traçant et drageonnant pour stabiliser la terre. Ainsi furent ouvertes toutes les pistes de 3,5 mètres de large sur le Canidell, sur la vallée de la Parcigoule jusqu'aux Estables, à Cal Cabous, sur Montferrer et Corsavy en partant de La Llau. En partie, la route de La Preste jusqu'aux Fourquets est élargie et prolongée lors de l'ouverture de la route inter-vallée reliant la vallée du Conflent.

De ces routes ou pistes se greffaient toute une série de chemins évalués à 80 kilomètres pour la desserte

en matériaux et plants résineux quelquefois avec plus d'une heure de marche pour accéder au chantier. Au tout début, en 1950, l'Administration avait deux mulets pour la desserte. Ensuite, avec les mutations de personnel, c'étaient des particuliers qui assuraient le transport (Manel Trafi). Les premières routes sur le Canidell furent ouvertes à la pelle et à la pioche, puis les autres par l'entreprise équipée des premières pelles mécaniques articulées avec des câbles (pas encore hydrauliques), les premiers bulldozers : la modernisation fit son cours.

Le long des cours d'eau, des grands épis de gabions furent construits pour canaliser l'eau le long du Canidell, du ravin de l'Homme mort et sur la Parcigoule avec les barrages du Sayol et du Saqué. Les chemins étaient tracés par un géomètre ou un technicien, ne dépassant pas les 18 % de pente et bien entretenus chaque année. Ensuite, pour l'exploitation de la forêt, furent ouvertes des routes coupant ces sentiers. Beaucoup ont disparu ; seuls quelques-uns rejoignant certains sites remarquables sont entretenus par des associations de marcheurs et les chasseurs.

### **Le statut des ouvriers forestiers dans les années 1950**

Comme je l'ai déjà expliqué, dès que les expropriations furent prononcées et les études approuvées, une grande embauche fut faite sur tout le département, la vallée du Tech, de la Têt, de l'Agly et sur la plaine avec le reboisement du littoral et l'emploi des Harkis cantonnés au camp de Rivesaltes, avec le statut d'ouvriers occasionnels pouvant être licenciés du jour au lendemain. Tout dépendait des crédits de l'État et de la Direction générale. Les travaux ont duré quand même une trentaine d'années mais posèrent bien des problèmes pour certaines retraites, le statut d'occasionnels les privant de certains avantages de la retraite complémentaire.

J'ai débuté mes premières plantations en 1951 en tant que saisonnier à seize ans et demi après avoir réussi mon BEPC. À l'automne, les plantations commençaient en altitude puis se faisaient en descendant. Au printemps, c'était le contraire pour pouvoir bénéficier des avantages du temps en période hivernale. Selon l'éloignement des chantiers, le départ se faisait à 6 h ou à 6 h 30 sur des camions sans banc, où nous étions couchés sur le plateau, sans protection contre le froid à part des ridelles de protection sur les côtés de 0,6 mètre de haut. Les uns couchés contre les autres. Des hommes s'étaient achetés des capotes de l'armée, les femmes des châles pour essayer de se protéger du froid, ballottés sur les routes caillouteuses fraîchement faites. Quand le camion nous déposait, nous prenions notre musette contenant le repas, quelquefois les outils, pioche et caisse, et nous faisons des marches sur les sentiers toujours en montant, souvent de nuit. Certains faisaient suivre une lanterne contenant un morceau de bougie ou une lampe à pétrole – durée une heure ou une heure et demie – pour arriver en haut, derrière le Granarols, le col de Coumeille ou du Canidell à Sainte-Marguerite par le sentier de la Retirada. Les plus miséreux, mal chaussés, mettaient dans leurs souliers rapiécés des journaux ou de la paille à la place des chaussettes. J'ai vu tout cela. Les plus jeunes, nous prenions les devants pour préparer un grand feu pour se réchauffer pendant le petit-déjeuner qui était un repas (boîte de conserve, sardines, jambon, boudin, fromage) pour les plus aisés. Les autres se faisaient réchauffer un peu de soupe de la veille. Il y a eu toujours plus malheureux les uns que les autres. Les plus débrouillards tuaient un cochon et pouvaient faire griller le boudin ou la saucisse. Si le temps était favorable, tout se passait bien, mais souvent au printemps, à partir de 10 h ou 11 h, nous avions de la pluie. Au retour, tous les saisonniers repartaient à la maison avec seulement trois ou quatre heures payées. Certains gardes forestiers qui nous comptabilisaient, plus indulgents, nous marquaient cinq heures : ainsi, on bénéficiait de l'indemnité de panier. Les soi-disant permanents regagnaient l'atelier où, quelquefois, un travail leur était offert à l'abri pour compléter la journée. C'était une question d'organisation des responsables locaux. Ayant connu tout cela, plus tard responsable, je l'organisais. Le chef de chantier s'adressait directement à moi, je n'étais que pépiniériste, me disant : « Qu'est-ce que tu as à nous faire faire ? » Je les occupais soit à l'extraction de plants, fumage ou bêchage, soit à la confection de rideaux sans passer



par le chef de secteur. Les ouvriers les plus pauvres, le temps de midi, se faisaient des fagots de bois secs, branches, genêts, les ramenant au camion puis, de l'Arbre mentider, sur le dos à la maison pour préparer le repas du soir et se chauffer.

En 1945, le personnel de terrain, qui ne connaissait pas le microclimat de la région du Vallespir, a dû faire quelques années d'apprentissage pour réussir le reboisement. Voyant alors toutes les surfaces dénudées comme un désert (les anciens me racontaient qu'on aurait pu voir de Can Got courir un lièvre sur les pentes du Ramon Père ou du Flameije), les parties non érodées, surpâturées, croyant que le semis pousserait sans concurrence, pour occuper le plus rapidement le terrain exproprié, ils décidèrent de semer de la graine de certains résineux et feuillus (châtaigniers, chênes rouges d'Amérique).

Chaque ouvrier possédait une réserve de graines dosée par une petite boîte d'allumettes. Sur les endroits favorables, ils ouvraient des raies de charrue espacées de 2 mètres à Sainte-Marguerite, enterrant de la graine de résineux et mélangeant deux ou trois espèces (pins, épicéas, sapins). Sur Montferrer, au Pla de Rodes après la fontaine du Brigadier, il fut décidé d'ouvrir des banquettes en courbe de niveau au bulldozer pour faire des terrasses superposées et semées tout de suite, toujours avec de la graine de résineux dosée dans la boîte d'allumettes. Le travail fut très bien réussi sur Montferrer, le défrichage étant plus profond, et a été suivi, les premières années, par trois femmes faisant le désherbage manuel et l'éclaircissage des plants, sélectionnant les trois ou quatre plants les plus vigoureux. Mais cela n'a pas été suivi sur Prats ; le sol a été travaillé trop superficiellement, concurrencé par la végétalisation spontanée qui a pris tout de suite le dessus en l'absence de pâturage.

Une autre méthode fut essayée sur le Ras de l'Espinasse, Sainte-Marguerite, les hauts du Flameijes en jetant à la volée de la graine tel un semeur de blé sur les pacages ; un mélange de graines de résineux avec passage pendant quelques jours d'un troupeau de moutons en pâture pour que le piétinement plaque les graines bien en contact du sol. Avec la concurrence de la végétation, les résultats furent difficiles à suivre, si bien que, plus tard, un regarni fut fait par plantation. À certains endroits, ce fut une véritable pépinière. Ensuite, à partir de 1958-1959, ils essayèrent de planter du jeune semis d'un an ou deux, trop fragile, pas assez enraciné. L'hiver, beaucoup de plants étaient soulevés par le gel.

En 1954, un incendie sur le Granarols (Soula de la Ville) a anéanti toutes les plantations (incendie volontaire). Une deuxième fut refaite, l'actuelle. La réussite d'une plantation est due à l'extraction des plants, à leur maniement, à leur conservation et au suivi des dégagements à la bonne période sous la surveillance de l'agent du terrain.

En 1951, à ma première embauche, les plantations étaient faites par des hommes et des femmes, une femme pour deux hommes. Les hommes travaillaient la terre, un carré de 40 x 40 environ, ouvert, distant de 2 m x 2 m (2500 plants) à l'hectare puis rebouché par l'ouvrière avec un petit outil fabriqué à l'atelier faisant raclette d'un côté et masse de l'autre pour amener la terre et la tasser autour du plant. L'ouvrière transportait le paquet de plants prélevés dans une caisse en bois. Plus tard, avec les mutations dans le service, les hommes seuls travaillaient le sol et plantaient les plants à l'aide d'un plantoir en fer que nous fabriquions à l'atelier en récupérant les pelles usagées ; chacun apportait sa petite idée lors des mutations dans le service.

Il fut un temps où les ouvriers étaient payés au rendement. La norme était de cent trente plants assurés, puis au-delà, chaque plant était payé avec un plus. Certains, selon leur courage et la nature du terrain, arrivaient à planter cent quatre-vingts à deux cents plants par jour (valorisant le salaire). Ils étaient pointés par une femme, l'épouse du chef de chantier, qui faisait la surveillance en cas de tricherie ou de malfaçon.

Ainsi eut lieu le reboisement du Haut-Vallespir. L'été, les hommes faisaient l'entretien, c'est-à-dire dégageaient les plants de la broussaille (genêts, fougères, herbes) qui pouvait étouffer les plants. Le suivi

pouvait durer trois à quatre ans selon les essences et la nature du sol. En 1957, par rapport à l'année 1951, des aménagements avaient été faits sur les camions avec des bancs pour s'asseoir et un capot en tôle amovible contre les intempéries. Les femmes ne participaient plus aux plantations, je les employais en pépinière. En hiver, en période de gel, elles étaient à la maison.

### **Étude hydrologique**

En plus de tous ces travaux d'aménagement et de reboisement, une étude hydrologique fut suivie sur tout le secteur. Des pluviomètres furent installés sur tous les bassins : Saint-Antoine, Sainte-Marguerite, le Ramon Père, le Mir, Can Got, les Estables, les Tronquisses (dans la Coumelade).

Les plus proches sur le bassin du Canidell étaient relevés tous les mois à l'aide d'une règle graduée et rechargés tous les six mois, pour éviter le gel et l'évaporation, avec du chlorure de calcium et un litre d'huile de paraffine. Les plus éloignés, plus volumineux et montés sur pilotis, étaient relevés en fin d'année et rechargés contre le gel et l'évaporation. C'était souvent mon travail, étant polyvalent. Ainsi, on avait connaissance de la pluviosité de chaque bassin sur l'année. En plus, un canal de jaugeage fut fait à Rocca Gallinera, actuellement dégradé par certaines crues. J'avais en charge chaque jour de mesurer le débit, matin et soir, en période de crue, de noter les horaires, de prélever deux bonbonnes de 30 litres d'eau boueuse. Après décantation, je siphonnais l'eau pour ne garder que la boue que je rassemblais dans une jambonne de 10 litres en plastique destinée au centre de Perpignan, étiquetée avec l'heure de la crue et la hauteur pour être analysée. Ainsi, année après année, furent étudiés les bienfaits des reboisements.

Voici une histoire de ma carrière et de cette belle forêt dont chaque résineux a été caressé par mes mains et soigné comme un bébé devenu maintenant cette belle forêt qui donne, à chaque saison, sa beauté au paysage du Haut-Vallespir. La biodiversité, par ses couleurs où se distingue chaque espèce et variété, surtout en automne, met en valeur nos montagnes ; la tour de Mir, symbole des Pratéens, que l'on admire en premier, en remontant de la plaine. Au pont de l'Avellanosa, en la regardant, je pousse comme un soupir, me retrouvant chez moi, tel celui qui ouvre la porte de son logement. Maintenant handicapé, quand mes enfants ou petits-enfants m'accompagnent vers les Estables, la tour de Mir, le Granarols, les hauts de la Coumelade, que de souvenirs me reviennent ! Certains lieux sont difficiles à reconnaître au bout d'une vingtaine d'années, ayant dans ma tête la vue du sol dénudé que j'ai boisé avec des plants de 8 à 10 centimètres de haut et me retrouvant en face d'arbres de 15 à 20 mètres. J'ai une grande fierté de cette forêt dont j'ai participé à tous les travaux.